



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
HEIDELBERG

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 15 (1987)

DOI: 10.11588/fr.1987.0.53011

---

#### Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

BERNHARD R. KROENER

CONDITIONS DE VIE ET ORIGINE SOCIALE  
DU PERSONNEL MILITAIRE SUBALTERNE AU  
COURS DE LA GUERRE DE TRENTE ANS\*

La Guerre de Trente Ans a, plus que tout autre événement historique, laissé des traces indélébiles dans la conscience collective, notamment de la population allemande. Elle causa une sorte de traumatisme qui, par son intensité, ne peut être comparé qu'à celui provoqué par le national-socialisme et la deuxième guerre mondiale. La distance qui nous sépare de cet événement historique, vieux de trois siècles, a relégué dans le subconscient le vécu et les souffrances endurées, favorisant ainsi une vaste légende qui semble persister en dépit des décennies de recherches détaillées et critiques. L'image du mercenaire vagabond et maraudeur constitue par exemple un des clichés les plus tenaces de l'histoire. Les épidémies, les mauvaises récoltes et la guerre étaient les fléaux apocalyptiques auxquels l'homme du Moyen-Age ou de l'époque moderne se voyait confronté à intervalles réguliers. Les conséquences en étaient pareillement effroyables. Tandis que l'on devait accepter la faim et la maladie comme l'expression de la volonté divine, on considérait la guerre certes comme un sort tout aussi inévitable mais que l'on pouvait sans difficulté personnaliser par l'image du mercenaire, principal responsable.

La Guerre de Trente Ans qui, par sa durée, l'intensité des dévastations et les pertes en vies humaines qu'elle entraîna parmi les populations, surpassa tous les conflits armés précédents, a immédiatement déterminé si profondément l'image du soldat dans tous les ouvrages contemporains, qu'on renonça par la suite à étudier les causes et les motivations qui déterminèrent sa conduite<sup>1</sup>. De même il n'a jamais été répondu à la question de savoir si le mercenaire était responsable de tout ce que ses contemporains ainsi que les générations suivantes l'ont accusé.

On peut démontrer clairement à quel point les conséquences de la polémique politique de l'époque sont persistantes, en étudiant les variations de sens subies par quelques concepts tirés de la terminologie militaire. C'est ainsi que par *soldatesca* on entendait dans les villes-Etats italiennes du 16<sup>e</sup> siècle l'ensemble des combattants percevant une solde. De là, le concept passa, avec les armées de lansquenets, dans les pays héréditaires de Habsbourg. Dans les mémoires des chefs de guerre impériaux, le

\* La traduction de cet article fut réalisée grâce à l'aide de mon ami et collègue, Jean-Luc Susini, de l'université Paul Valéry, Montpellier.

<sup>1</sup> H. LANGER, *Kulturgeschichte des Dreißigjährigen Krieges*, Stuttgart 1978, p.61; du même auteur: *Krieges Alltag und die Bauern. Bemerkungen und Ergänzungen zu Jürgen Kuczynskis »Geschichte und Alltag des deutschen Volkes«*, dans: *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 30 (1982), p. 1094-1119.

terme de *soldatesca* est synonyme de «gens de guerre»<sup>2</sup>. Au cours de la guerre, les officiers suédois d'origine allemande le firent également passer dans leur vocabulaire militaire. Par contre, on ne le trouve nulle part dans les sources similaires françaises de l'époque. En aucune façon, on ne lui accorde une signification négative. Ce n'est qu'en 1668, au cours des premières années du règne personnel de Louis XIV, qu'il trouva sa place dans le vocabulaire officiel français. Par *soldatesque* on désignait alors uniquement les gens de guerre indisciplinés et vagabonds<sup>3</sup>. Ce n'est certes pas par hasard si l'emploi de ce terme dans son sens péjoratif correspond à l'entrée en fonction de Louvois comme secrétaire d'Etat à la guerre. Durant les décennies suivantes, ce dernier s'est sans cesse employé à éliminer de l'organisation militaire française tous les restants féodaux d'intérêts économiques privés. Sensiblement à la même époque on commença à employer en allemand l'expression *soldateska* pour désigner un comportement négatif<sup>4</sup>.

L'interprétation de ce terme serait cependant incomplète, si on limitait aux seules expériences de la guerre la transformation radicale de l'image du soldat. Il s'agissait, en vérité, d'un phénomène de substitution dans lequel une nouvelle forme de force armée tentait de supprimer toutes les attaches aux anciennes traditions. L'armée permanente qui fut établie après la paix de 1648 dans les Etats les plus importants du Saint-Empire, et à laquelle l'article 180 du *Reichsabschied* de 1654 donna la légitimité juridique, devait se distinguer avantageusement de ces bandes indisciplinées entretenues, durant la guerre, par ces mêmes princes<sup>5</sup>. L'objectif consistait en ce que les représentations corporatives, en partie influentes, ne refusent pas leur soutien à leur constitution et à l'entretien de ces unités. Au cours d'une vaste campagne officieuse, des panégyristes formés au droit tentèrent, dans l'intérêt de leur souverain, de dépeindre dans les couleurs les plus sombres la guerre qui venait de s'achever ainsi que la soldatesque indisciplinée<sup>6</sup>.

Jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, les travaux contemporains d'inspiration religieuse ou politique demeurèrent la source principale à laquelle puisèrent, sans hésiter, les historiens, les théoriciens militaires et les écrivains intéressés par cette époque. Même si leurs motifs différaient, les historiographes du 19<sup>e</sup> siècle, issus de la grande bourgeoisie, s'efforçaient de mettre en valeur l'évolution politique de leur propre époque par rapport aux précédentes. Ainsi apparurent des tendances

2 Dans l'importante publication de documents tchèques récemment achevée, nous trouvons à plusieurs reprises l'expression *Soldateska/soldatesca*. Documenta Bohemica Bellum Tricennale Illustrantia, édit. par J. POLISENSKY et al., 7 vol., Vienne, Cologne, Graz 1971-1980.

3 Le Petit Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique français, édit. par P. ROBERT, Paris 1973, p. 1662.

4 Meyers Grosses Konversationslexikon, 6<sup>ème</sup> édit., 24 vol., Leipzig, Vienne 1902-1913, vol. 18, p. 576; dtv. Wörterbuch zur Geschichte, édit. par K. FUCHS et M. RAAB, 2 vol., Munich 1980, vol. 2, p. 750; E. BAYER, Wörterbuch zur Geschichte, Stuttgart s.d., p. 466.

5 C. JANY, Geschichte der preußischen Armee vom 15. Jahrhundert bis 1914. Reproduktion 4 vol. Osnabrück 1967, vol. 1, p. 113.

6 B. P. a CHEMNITZ, Belli-Sueco-Germanici, Stettin 1648; S. v. PUFENDORF, Sechszwanzig Bücher Kriegsgeschichte von Gustav Adolfs Feldzügen in Deutschland an bis zur Abdankung der Königin Christina etc, Frankfurt am Main und Leipzig 1788.

en vue d'une unité allemande aliée à une conception de l'histoire basée sur l'idée d'un centrisme prussien strictement protestant, c'est à dire d'une Allemagne restreinte, sans l'Autriche.

Au Saint-Empire tiraillé entre les puissances européennes, dont l'influence se trouvait en outre soutenue par la politique de la maison catholique de Habsbourg à l'égard des petits états, et qui n'avait d'autre objectif que le renforcement de sa propre puissance, on opposait la Prusse, une prédominance allemande fondée essentiellement sur le potentiel militaire. Ainsi se fit une nette valorisation de l'armée, à laquelle la bourgeoisie, elle aussi, ne voulait finalement pas se soustraire. Alors qu'au 18<sup>ème</sup> siècle, par le biais d'exemptions, la bourgeoisie s'était distancée de l'armée et avait considéré ses membres comme des déclassés sociaux, au cours de la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, elle voyait dans la carrière militaire de plus en plus une remontée dans l'échelle sociale. L'officier de la *Landwehr* des guerres de libération et d'union, d'origine bourgeoise et pourvu de sentiment national, fut opposé par les historiens de même origine sociale que lui au *sbire* du 17<sup>ème</sup> et du 18<sup>ème</sup> siècle au service des princes, pour une solde.

Le national-socialisme, avec son idéologie chimérique de la communauté du peuple et la militarisation totale de la société qui en résultait, devait obligatoirement se distancer de l'ancienne interprétation qui favorisait certaines élites. A en croire les conceptions historiques de ces mêmes années, basées sur un darwinisme social, la germanité combative aryenne se trouvait, au 17<sup>ème</sup> siècle, sous l'effet d'une soldatesque de recrutement international et apatride, réduite à la recherche du seul profit. On lui opposait à présent une élite raciale d'obédience nationale, expression national-socialiste d'une communauté armée englobant toutes les couches sociales. Après ce verdict historiographique motivé par des raisons idéologiques on ne pouvait s'attendre à une étude sur les conditions de vie du soldat de la Guerre de Trente Ans. La catastrophe de 1945 entraîna finalement un refus total de «l'histoire bataille» et engendra une conception radicalement opposée. Dans la recherche historique on s'efforça, en général, d'éviter toute étude des questions spécifiquement militaires. Un phénomène qui se perpétua dans l'ensemble de l'Europe occidentale durant presque une génération d'historiens.

Ce n'est qu'avec les recherches en socio-historiographie sérielle que l'intérêt pour le comportement de la société militaire commença à s'accroître, en tant qu'expression d'un phénomène spécifique de classes. L'attention se porta tout d'abord sur l'officier qui, comme témoin de cette évolution, en a laissé des traces écrites.

La recherche historique quantitative ne découvrit par contre que plus tard le personnel militaire subalterne du début de l'époque moderne comme étant digne d'intérêt. Tandis que le 18<sup>ème</sup> siècle pouvait le plus facilement livrer des résultats statistiquement exploitables, on dut renoncer jusqu'ici, pour le 17<sup>ème</sup> siècle, à toute étude basée sur des sources. C'est ainsi que l'examen des conditions de vie du personnel militaire subalterne au cours de la première moitié du 17<sup>ème</sup> siècle est demeuré jusqu'à nos jours à l'état de projet. C'est pourquoi les clichés tenaces relatifs aux armées de mercenaires de la Guerre de Trente Ans, dont les origines se retrouvent jusque dans les années de la guerre même, se perpétuent sans, pour la plupart, subir de corrections.

Le but de la présente étude est la mise au point d'une grille d'analyse à l'aide de

laquelle les sources disponibles pourront fournir des informations valables sur la réalité quotidienne du personnel militaire subalterne<sup>7</sup>.

Il est certainement exact que l'on ne peut souvent élucider l'existence sociale du simple soldat de l'époque moderne qu'avec des méthodes quantitatives. Les résultats ainsi obtenus relèguent au second plan, en faveur d'une description des facteurs collectifs, l'image de l'individu qui, dans sa complexité, anime toute étude historique. En ce qui concerne le genre de vie des mercenaires au cours de la première moitié du 17<sup>e</sup> siècle, même les résultats statistiques ne peuvent que rarement éclairer la réalité sociale ambiante. Au cas où ils en font état, les registres paroissiaux ne mentionnent les soldats que de façon anonyme. Dans la mesure où elles sont conservées, les listes de recrutement ne contiennent pas toujours de renseignements valables à propos de l'origine et de la profession. Il en est de même des noms de famille remplacés par des noms de guerre, suivant une prescription d'une règle pseudo-religieuse des lansquenets<sup>8</sup>.

Dans les rares cas où il a été possible de lever quelque peu le voile, comme par exemple lors de l'exploitation des registres de l'Hôtel Royal des Invalides à Paris, le secteur concernant la vie militaire apparaît tellement restreint et le groupe social étudié si peu typique de l'ensemble de la société militaire, que des déductions généralisantes sembleraient aventureuses<sup>9</sup>.

Donc, si on ne peut pas arriver directement à des résultats sur l'origine et les conditions de vie des soldats, c'est uniquement grâce à la réinterprétation des différentes sources disponibles que l'on parvient à des conclusions. Si on part de l'idée que l'existence sociale du soldat dépendait en grande mesure de la satisfaction de ses besoins matériels, ce sont précisément ces besoins qui doivent faire l'objet de la recherche historique. Pour cela il s'agit de faire ressortir les points spécifiques suivants: la solde, le ravitaillement, l'hébergement, l'habillement, les services de santé, de justice et d'aide aux invalides ainsi que l'assistance religieuse selon les différentes confessions. L'histoire militaire s'est préoccupée depuis longtemps de décrire tout ce qui se rapportait à l'administration militaire proprement dite. Cependant, la conception idéale que nous livrent les décrets et les ordonnances ne corrobore aucunement la réalité sociale<sup>10</sup>. Seule l'étendue des

7 E. W. HANSEN, Zur Problematik einer Sozialgeschichte des deutschen Militärs im 17. und 18. Jahrhundert. Ein Forschungsbericht. Dans: Zeitschrift für Historische Forschung, 6 (1979) p. 425-460, p. 428. Nous ne pouvons nous allier à l'opinion de l'auteur, selon laquelle les renseignements recueillis de la sorte ne présentent qu'une valeur restreinte.

8 B. KROENER, Die Entwicklung der Truppenstärken in den französischen Armeen (1635-1661), dans: Forschungen und Quellen zur Geschichte des Dreißigjährigen Krieges, vol. 12, Münster 1982, p. 165-221.

9 R. CHABOCHE, Les soldats français de la Guerre de Trente Ans, une tentative d'approche, dans: Revue d'histoire moderne et contemporaine 20 (1973) p. 10-24; du même auteur: Le sort des militaires invalides avant 1674, dans: Les Invalides, Trois siècles d'histoire, Paris 1974, p. 127-146; du même auteur: Le recrutement des caporaux et sergents de l'armée française au XVII<sup>e</sup> siècle, dans: Recrutement, Mentalités, Sociétés. Actes du colloque international d'histoire militaire, Montpellier 1975, p. 25-43.

10 H. HELFRITZ, Geschichte der Preußischen Heeresverwaltung, Berlin 1938; K. STAUDINGER, Geschichte des Bayerischen Heeres, 3 vol., Munich 1901-1909; L. ANDRÉ, Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique, Thèse Lettres, Paris 1906 (reproduction Genève 1980). Cette liste pourrait être multipliée à volonté.

prestations accordées réellement déterminait finalement aussi le comportement et l'état des troupes et explique les violences, les désertions, les mutineries, les passages forcés à l'ennemi, les épidémies et la mortalité. Si l'on considère l'activité de ceux dont la mission était d'assurer la vie matérielle des soldats, à savoir les officiers, les commissaires de guerre, les munitionnaires, les maires et les échevins qui nous ont laissé d'importants documents à ce sujet, on s'aperçoit de la divergence énorme entre ce que le soldat pouvait revendiquer et la réalité<sup>11</sup>. Veut-on répondre à la question de savoir comment ces élites dont dépendait le simple soldat durant toute la guerre ont survécu au cours du temps, on s'aperçoit que les avantages des uns entraînaient la destruction physique des autres. Les possibilités d'interprétation que nous allons brièvement démontrer plus loin sont le fruit de l'étude de nombreux documents concernant la période 1635–1649, conservés dans les archives françaises. L'analyse se limitant aux régions frontalières du Nord-Est du royaume de France, une comparaison avec les régions du Saint-Empire romain germanique, dévastées elles aussi, nous paraît autorisée.

Une courte analyse des principaux organes chargés d'assurer la vie militaire va nous permettre de renforcer l'hypothèse fondamentale:

### Le financement des armées

En partant de la constatation, maintenant admise, que pour l'entretien des troupes d'énormes sommes avaient été réunies sous forme de subsides, d'impôts, de droits de douane, de contributions de guerre et de rançonnements tant dans le pays même que chez l'ennemi, on peut se demander dans quelle mesure ces sommes ont profité au simple soldat et qui, à sa place, en était le véritable bénéficiaire<sup>12</sup>. Pendant la première moitié de la guerre seulement on put réunir sans difficulté dans le Saint-Empire des sommes importantes, car les combats suivis d'épidémies et de dévastations détruisirent l'infrastructure encore faible qui devait assurer le financement sur le territoire

11 F. REDLICH, *The German Military Enterpriser and his Work Force. A Study in European Economic and Social History*, (Vierteljahresschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte, Beihefte 47/48), Wiesbaden 1964–1966; B. KROENER, *Les Routes et les Etapes. Die Versorgung der französischen Armeen in Nordostfrankreich (1635–1661)*, Münster 1980. Ein Beitrag zur Verwaltungsgeschichte des Ancien Régime (Schriftenreihe zur Erforschung der Neueren Geschichte, vol. 11).

12 Parmi l'importante littérature traitant du financement de l'armée: K. R. BÖHME, *Geld für die Schwedische Armee nach 1640*, dans: *Scandia* (1967), p. 54–95; D. ALBRECHT, *Zur Finanzierung des Dreißigjährigen Krieges. Die Subsidien der Kurie für Kaiser und Liga*, dans: *Zeitschrift für Bayerische Landesgeschichte* 19 (1956), p. 534–573; L. ECKHOLM, R. NORDLUND, S. A. NIELSON, *Det kontinentala krigets ekonomi. Studier i krigsfinansiering under svensk stormaktstid*, Kristianstad 1971; toujours valable: K. OBERLEITNER, *Beiträge zur Geschichte des Dreißigjährigen Krieges mit besonderer Berücksichtigung des österreichischen Finanz- und Kriegswesens*. Vienne 1858 (= *Archiv für die Kunde österreichischer Geschichtsquellen*, vol. 19); W. SOMMERT, *Krieg und Kapitalismus*. Munich 1913, p. 54–56. Récent: O. PICKL (édit), *Krieg, Militärausgaben und wirtschaftlicher Wandel*. Graz 1980 (Grazer Forschungen zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte 4); K. KRÜGER, *Dänische und schwedische Kriegsfinanzierung im Dreißigjährigen Krieg bis 1635*. Dans: K. REPGEN (édit), *Krieg und Politik 1618–1648. Europäische Probleme und Perspektiven* (Schriften des Historischen Kollegs Kolloquien 8) Munich 1988, p. 275–299.

des Etats<sup>13</sup>. Les versements effectués par les corporations, particulièrement dans les régions qui ne se trouvaient pas directement menacées, devinrent, au fil de la guerre, de plus en plus irréguliers. C'est ainsi qu'en Basse-Autriche, les corporations avaient, pour 1633, une dette de 20 403 fl. envers le régiment d'infanterie von Hardegg. En 1635 elles lui devaient toujours 14 095 fl. et en 1637 3 000 fl. demeuraient encore impayés<sup>14</sup>. Dans l'ensemble les corporations versèrent cependant, au cours de la guerre, des sommes non négligeables et le reproche, selon lequel les princes auraient sciemment retenu les soldes, obligeant ainsi les troupes à recourir aux contributions de guerre et au rançonnement, s'avère infondé<sup>15</sup>. Néanmoins les chefs de troupe se plaignaient tous du retard dans les paiements apportés par les corporations. Le système de contributions de guerre que Wallenstein fut le premier à instaurer<sup>16</sup>, et qui lui permit de maintenir une certaine discipline militaire, ne résultait pas moins d'un échec total de l'administration des finances. Mais les contributions de guerre perdaient de leur importance, aussitôt que les armées occupaient assez longtemps un même lieu (Wallenstein sur la «Alte Veste» en 1632 et le duc de Weimar devant Mayence en 1635)<sup>17</sup>. Tandis que durant la guerre tous les partis belligérants versaient, quoique irrégulièrement, des sommes importantes pour l'entretien des troupes, les plaintes concernant leur approvisionnement continuèrent à persister. Le nombre des rapports à ce sujet laisse supposer qu'ils relatent de façon quelque peu exacte les conditions de vie des soldats. Les énormes sommes qui, durant toute la guerre, avaient été versées pour l'entretien des troupes n'ont donc que rarement ou pas du tout profité aux intéressés. Tout au plus depuis la vaste étude de Fritz Redlich est-il sur le plan scientifique une vérité de la Palice que la guerre n'a uniquement servi

13 Ici quelques preuves d'un comportement discipliné des troupes touchant une solde convenable: troupes impériales: Régiment de cavalerie Montecuccoli, 11 mai au 27 juillet 1628 près de Ulm: ... *und hatt ziemlich gut regiment gehalten, dass er die strassen verwahrt und versichert alen raub und unfall zu verhieten*, G. ZILLHARDT, *Der Dreißigjährige Krieg in zeitgenössischer Darstellung*. Hans Heberles Zeytregister (1618–1672). Aufzeichnungen aus dem Ulmer Territorium, Stuttgart 1975 (= Forschungen zur Geschichte der Stadt Ulm 13) p. 120; A. DAMBOER, *Die Krise des Söldnerkapitalismus in Bayern unter Maximilian I. insbesondere in der Zeit des Dreißigjährigen Krieges. Eine soziologische Studie*. Phil. Diss. mss. Munich 1921, p. 156 pour les troupes bavaroises de la ligue; pour les français: ZILLHARDT, p. 34–35 (1647); les troupes weimariennes: KROENER, *Les Routes et les Etapes* (cf. n. 11) p. 125 (1648); les troupes espagnoles: *IBID.*, p. 129 (1649).

14 F. HAUSMANN, *Das Regiment hochdeutscher Knechte des Grafen Julius von Hardegg, seine Geschichte, Fahnen und Uniform*, dans: *Der Dreißigjährige Krieg, Beiträge zu seiner Geschichte*, Schriften des Heeresgeschichtlichen Museums (Militärwissenschaftliches Institut) 7, Vienne 1976, p. 79–160, ici p. 96; pour la Suède: Th. LORENTZEN, *Die Schwedische Armee im Dreißigjährigen Kriege und ihre Abdankung*, Leipzig 1894, p. 22–23.

15 *Kurzer Abriss der Militärgeschichte von den Anfängen der Geschichte des deutschen Volkes bis 1945*. Berlin (Est) 1974, p. 68, 75. Les versements effectués par les états bavarois se montaient par contre à 19 470 000 fl. A. DAMBOER (cf. n. 13) p. 33 et suiv.; voir également: W. GOETZ, *Die Kriegskosten Bayerns und der Ligastände im Dreißigjährigen Kriege*, *Forschungen zur Geschichte Bayerns* vol. 12, Berlin 1904; de même que l'étude de K. OBERLEITNER, (voir n. 12) en ce qui concerne l'Autriche; K. A. MÜLLER, *Das Söldnerwesen in den ersten Jahren des Dreißigjährigen Krieges*. *Forschungen auf dem Gebiete der neueren Geschichte*, 2, Dresde 1838, p. 27 et suiv. parle de la réticence de la noblesse de Bohême à effectuer des versements (1619).

16 V. LOEWE, *Die Organisation und Verwaltung der wallensteinschen Heere*, Phil. Diss. Fribourg/All. 1895.

17 H. MAHR, *Wallensteins Lager. Die Schlacht an der Alten Veste*, Nürnberg 1980, p. 54–57; KROENER, *Les Routes et les Etapes* (voir n. 11) p. 83–91.

qu'au profit des officiers<sup>18</sup>. Malheureusement, en accusant globalement ces derniers, on omet de préciser que ce n'était pas tous les officiers et uniquement ceux-ci qui participaient à ces gains lucratifs. Nous disposons d'informations suffisantes sur les fortunes amassées par les officiers généraux de tous les États en cause, comme par exemple les gains amassés par les officiers supérieurs suédois, tel que l'a démontré Lorentzen. La fortune de Wallenstein investie surtout en valeurs immobilières fut à plusieurs reprises, déjà, l'objet de discussions scientifiques<sup>19</sup>. Il en est de même des propriétaires de régiments qui obtinrent des terres, en compensation de prestations avancées à la troupe, dont la valeur dans l'armée suédoise s'élevait, après la mort de Gustave-Adolphe, à env. 5 millions de Thaler<sup>20</sup>. On ne peut que rarement vérifier avec exactitude si les prétendues avances ont été véritablement effectuées. Dans la région de Stralsund 40% des biens fonciers passèrent ainsi aux mains d'anciens officiers suédois<sup>21</sup>. 14 fermes env. formaient un domaine rural. Les fermes avaient été pour la plupart abandonnées par les paysans endettés<sup>22</sup>. Une grande partie de ces abandons dus à la guerre constituait la base des donations accordées aux officiers. D'autres officiers supérieurs tentèrent, non sans succès, de se lancer dans le grand commerce de la viande et des céréales<sup>23</sup>. En se servant d'un homme de paille issu de la bourgeoisie, il leur arrivait quelquefois de jouer le rôle de munitionnaires dans le commerce en gros de viandes ou de céréales, ce qui leur permettait de se créer une source de revenus supplémentaires aux dépens de la troupe et du souverain. Tandis que les généraux et les colonels agrandissaient leurs terres, les capitaines, qui pour la plupart ne faisaient pas partie de la noblesse, purent accroître leur fortune. Ainsi par exemple acquéraient-ils à bas prix des maisons dans les villes occupées pour les revendre plus tard avec profit<sup>24</sup>. D'autres encore exigeaient des logeurs et des commissaires à la guerre des dons en nature ou en espèces en compensation de ce qu'ils n'occupaient pas les logements et les quartiers qui leur étaient attribués, tandis que les propriétaires touchaient une indemnité<sup>25</sup>. Des manipulations frauduleuses des soldes à l'aide de faux recrutements, où des valets, des jeunes gens et des laquais

18 F. REDLICH, *Military Enterpriser* (voir n. 11); W. G. KIERNAN, *Foreign Mercenaries and Absolute Monarchy*, dans: *Past and Present* 11 (1957), p. 77; R. HOENIGER, *Die Armeen des Dreißigjährigen Krieges*, dans: *Beiheft zum Militärwochenblatt* 7 (1910), p. 22.

19 M. RITTER, *Das Kontributionssystem Wallensteins*, dans: *Historische Zeitschrift* 90 (1903), p. 199-242; A. ERNSTBERGER, *Wallenstein als Volkswirt im Herzogtum Friedland*. *Prager Studien aus dem Gebiete der Geschichtswissenschaft* 19 (1929); du même auteur: *Hans de Witte, Finanzmann Wallensteins* (*Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, Beiheft 38), Wiesbaden 1954.

20 J. HEILMANN, *Das Kriegswesen der Kaiserlichen und Schweden zur Zeit des Dreißigjährigen Krieges*, Leipzig und Meißen 1850. *Reproduction Krefeld* 1977, p. 197.

21 J. PETERS, *Schwedische Ostseeherrschaft und Grundbesitzveränderungen in Vorpommern*, dans: *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* (1961) fasc. 1, p. 75-110, ici p. 79; H. KAMEN, *The social and economic consequences of the Thirty Years' War*, dans: *Past and Present* 39 (1968), p. 44-61, ici p. 54.

22 C. J. FUCHS, *Der Untergang des Bauernstandes und das Aufkommen der Gutsherrschaften in Neuvorpommern und Rügen*, Strasbourg 1888, p. 95.

23 H. KELLENBENZ, *Die unternehmerische Betätigung der verschiedenen Stände während des Überganges zur Neuzeit*, dans: *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wissenschaftsgeschichte* 44 (1957) p. 1-25, ici p. 17.

24 K. F. HANSER, *Deutschland nach dem 30jährigen Kriege*. *Dargestellt in politischer, materieller und soziologischer Beziehung*, Leipzig-Heidelberg 1862, p. 182.

25 K. F. HANSER, (voir n. 24) p. 186; A. DAMBOER, (voir n. 13) p. 77; P. SÖRENSEN, *Das Kriegswesen in der letzten Periode des Dreißigjährigen Krieges*, dans: *Historische Vierteljahrsschrift* 27 (1932),



se faisaient passer pour des soldats étaient à l'ordre du jour<sup>26</sup>. Les retenues injustifiées d'une partie de la solde mensuelle, sous prétexte d'acheter des souliers, des vêtements et des armes s'avéraient également très lucratives. La gestion de la compagnie autorisait toute fraude<sup>27</sup>. Dans l'armée française tout comme dans les contingents bavarois de la Ligue on tenta d'enrayer ces excès en faisant effectuer, par les commissaires de guerre, le paiement direct de la solde à la troupe (*à la banque*). Tandis que les commissaires bavarois, en tant que fonctionnaires de l'Electeur, s'efforçaient de justifier la confiance princière, base de toute ascension sociale, la vénalité des offices, en usage chez leurs collègues français, aboutit à des agissements frauduleux supplémentaires en relation étroite avec les officiers de bas rang<sup>28</sup>. La victime de toutes ces machinations en était le soldat qui, en particulier dans la seconde moitié de la guerre, végétait au-dessous du minimum vital. Depuis que le mercenaire indépendant du 16<sup>ème</sup> siècle avait dégénéré en valeur monétaire, celui-ci jusqu'ici partenaire égal à l'officier, se trouvait réduit à une marchandise manipulable à volonté<sup>29</sup>.

### Les approvisionnements

Non moins importants, mais n'ayant jusqu'ici guère fait l'objet de recherches, sont les profits des munitionnaires dans les différents secteurs de l'approvisionnement matériel de la troupe. L'approvisionnement en vivres entre autres offrait un premier et vaste champ de possibilités à toutes formes de manipulations frauduleuses. Celles-ci étaient la cause particulière des pillages et des exactions commises par les troupes. On rencontrait dans toutes les armées et à tout moment de la guerre des soldats affamés et mourant de faim. A propos de la situation des approvisionnements des armées de la Guerre de Trente Ans, il faut établir quelques constatations de base: les contingents français ainsi que leurs alliés, les troupes suédoises, disposaient du système des munitionnaires généraux, qui s'engageaient par contrat à ravitailler les troupes, particulièrement en pain. Ils passaient leurs contrats avec la couronne pour la durée d'une campagne, le prix du pain étant fixé à l'avance. Ils négociaient souvent avec des sous-traitants pour obtenir de bas prix. La marge bénéficiaire revenait au munitionnaire général, tandis que le sous-traitant s'efforçait de produire au meilleur prix possible, en augmentant la dose d'eau, de son ou de glume. Le soldat continuait d'être la victime qui non seulement était nourrie irrégulièrement, mais en plus

p. 575-600, ici p. 585, à nouveau dans: H. U. RUDOLF (édit.), *Der Dreißigjährige Krieg, Perspektiven und Strukturen*. Darmstadt 1977, p. 337-357 (Wege der Forschung vol. 451).

26 P. SÖRENSEN (voir n. 25) p. 582.

27 A. DAMBOER (voir n. 13) p. 24.

28 B. KROENER, *Les Routes et les Etapes* (voir n. 11) p. 158.

29 Ainsi la fonction de *Kompanieführer* disparut au cours de la guerre. R. HOENIGER, *Die Armeen* (voir n. 18), p. 21. Au sujet de l'administration autonome du début de l'époque des lansquenets, récemment: H. M. MÖLLER, *Das Regiment der Landsknechte. Untersuchungen zu Verfassung, Recht und Selbstverständnis in deutschen Söldnerheeren des 16. Jahrhunderts*, Wiesbaden 1976 (Frankfurter Historische Abhandlungen vol. 12); R. BAUMANN, *Das Söldnerwesen im 16. Jahrhundert im bayerischen und süddeutschen Beispiel. Eine gesellschaftsgeschichtliche Untersuchung*. Munich 1978 (Miscellanea Bavaria Monascensia vol. 79).

touchait du pain immangeable<sup>30</sup>. Ce système fonctionnait aussi à l'entière satisfaction des fournisseurs, sans que des sous-traitants interviennent pour autant.

Dans les armées impériales, l'approvisionnement des troupes était entre les mains des officiers, qui collaboraient avec les intendants et les commissaires à la guerre. Les contributions financières étaient destinées à s'approvisionner directement chez le producteur ou devaient être remises aux soldats afin de leur permettre d'exécuter eux-mêmes leurs achats. Mais, ou celui-ci ne touchait pas d'argent, ou la demande faisait monter les prix, à tel point que la quantité des denrées achetées ne suffisait en aucun cas à contenter tout le monde. Les difficultés d'approvisionnement ne manquèrent pas presque aussitôt de susciter au sein du train un marché noir, où les vivres manquants pouvaient être mis en vente à des prix même usuraire. Ce fut alors l'heure des vivandiers. Finalement aucun des systèmes ci-dessus ne permettait de ravitailler les soldats convenablement. Des pillages à l'encontre de la population rurale, presque toujours sans défense, en étaient la conséquence inévitable; et celle-ci se voyait contrainte à l'exode vers les villes, afin de sauver ne fût-ce qu'une partie de ses biens. Les bourgeois quelque peu aisés, à l'intérieur des villes, augmentèrent ainsi leur fortune au détriment des paysans et de la troupe. La méthode en était la suivante: à l'approche des troupes, la population rurale cherchait refuge dans les villes les plus proches, en emportant leurs biens. Le conseil de ces villes exigeait d'eux le paiement de taxes, en alléguant les charges supplémentaires dues à l'augmentation sporadique de la population. Afin de satisfaire ces revendications et d'assurer leur pain quotidien, les paysans vendaient d'abord leur bétail, puis leurs provisions aux bourgeois de la ville. L'accroissement de l'offre faisait aussitôt chuter les prix et permettait à ces derniers d'acheter du bétail et des céréales à bas prix. Comme les troupes étaient installées aux abords de la ville, la demande de denrées alimentaires augmentait d'un coup car les soldats n'étaient pas en mesure de se ravitailler dans les villages désertés par leurs habitants. La bourgeoisie citadine avait alors l'occasion de revendre avec profit les provisions constituées. Après le départ de l'armée, l'argent ainsi amassé devait être prêté aux paysans et leur permettre de se procurer à nouveau des semences et des bêtes de trait. Des taux d'intérêt de 30 % et même davantage étaient usuels dans ce genre de transactions<sup>31</sup>. C'est ainsi que, durant la guerre, la population rurale s'endetta à un point tel que, la paix une fois conclue, beaucoup de fermes situées dans les environs des villes passèrent aux mains des bourgeois<sup>32</sup>. Ceci n'est qu'un des nombreux exemples montrant que les paysans étaient souvent les victimes, tandis que les soldats l'étaient invariablement. L'échange, au «marché noir» des camps, du butin provenant des pillages, contre des vivres était un autre moyen de tirer profit de la

30 B. KROENER, Le développement d'un réseau routier militaire dans le nord-est de la France au cours de l'ancien régime. A partir de cartes des routes et des étapes des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, dans: Actes du 104<sup>e</sup> congrès national des sociétés savantes. Bordeaux 1979, Section d'histoire moderne et contemporaine, vol. 1, Paris 1980, p. 41-61, ici p. 52.

31 H. KAMEN (voir n. 21) p. 53; I. BOG, Die bäuerliche Wirtschaft im Zeitalter des Dreißigjährigen Krieges. Die Bewegungsvorgänge in der Kriegswirtschaft nach den Quellen des Klosterverwaltungsamtes Heilsbronn, Coburg 1952 (Schriften des Instituts für Fränkische Landesforschung an der Universität Erlangen, Hist. Reihe, vol. 4) p. 127. Bog nomme à ce propos l'impôt spécial dont les municipalités frappaient à tort les paysans réfugiés dans les villes fortes.

32 G. ROUPNEL, La ville et la campagne au XVII<sup>e</sup> siècle. Etude sur les populations du pays dijonnais. Paris 1955, p. 235.

guerre. Ces pratiques étaient habituelles, aussi bien chez les bourgeois de Reims, d'Ulm, de Nuremberg que de Munich<sup>33</sup>.

Chaque perturbation de l'approvisionnement des troupes entraînait une recrudescence des infections et des maladies par carence qui, au fil de la guerre, provoquaient des pertes considérables. Entre 1635 et 1659, la France perdit à elle seule un demi-million de soldats. Les pertes causées par les épidémies continuaient d'être plus importantes que celles dues à la guerre même<sup>34</sup>. Globalement, les pertes doivent être évaluées de 25 à 30 % des effectifs annuels<sup>35</sup>. En outre, il faut tenir compte du fait que l'approvisionnement d'une armée concernait uniquement les troupes combattantes. Les enfants, les femmes et les invalides étaient toujours exclus des livraisons de vivres: les valets et les jeunes gens chargés des bagages des officiers l'étaient la plupart du temps. Les famines se manifestaient donc tout d'abord parmi le personnel des arrières de l'armée en faisant les premières victimes parmi les adolescents, les personnes âgées et les plus fragiles<sup>36</sup>. Les registres de l'Eglise ne contiennent aucune trace de ces défunts, soit qu'ils aient été inconnus, soit que dans ces inconnus on n'ait vu que difficilement des *frères selon l'évangile*<sup>37</sup>. Les soldats, les femmes et les enfants affamés erraient à la recherche de vivres et entraîaient ainsi souvent en conflit avec la population dont le sort n'était guère meilleur.

## Logement

L'attribution de logements constituait un autre moyen de s'enrichir aux dépens de la troupe. Ici aussi les citadins purent se procurer des avantages considérables en pactisant avec les officiers de certains régiments. Contrairement à l'usage en vigueur dans le Saint-Empire, les membres du tiers-état auxquels leur fortune avait permis d'acquérir un *office*, étaient exemptés de toute charge de logement. Il en allait de même pour les maires et les échevins qui, en tant que notables et fonctionnaires élus, étaient également exemptés. S'y ajoutaient les boulangers et les meuniers ainsi que les gardes-magasins, dans la mesure où ils étaient chargés de fournir l'armée<sup>38</sup>. Certaines villes, en particulier importantes et fortifiées, fermaient leurs portes à l'arrivée des troupes et dirigeaient les soldats vers les faubourgs et les villages qui juridiquement

33 Reims: B. KROENER, *Les Routes et les Etapes* (voir n. 11), p. 135; Ulm: G. ZILLHARDT (voir n. 13) p. 34, 212; Nuremberg: H. MAHR (voir n. 17) p. 54; J. JACQUART, *La Fronde des Princes dans la région parisienne et ses conséquences matérielles*, dans: *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 7 (1960), p. 257-290, ici p. 271, 276; Munich: K. F. HANSER (voir n. 24) p. 135.

34 P. LANDIER, *Guerre, Violence et Société en France de 1635-1659*. Thèse 3ème cycle, mss. Paris 1976.

35 F. HAUSMANN, (voir n. 14) p. 103 (concerne les troupes impériales); A. CORVISIER, *La France de Louis XIV 1643-1715. Ordre intérieur et place en Europe*, Paris 1979, p. 124 (Regards sur l'histoire, vol. 33).

36 Lettre du général comte Gronsfeld à Maximilien de Bavière, 1648 III 31. L'armée impériale et bavaroise comprend 180 000 hommes, femmes et enfants, tandis que le ravitaillement n'est prévu que pour 40 000 personnes. Où, par les temps qui courent, les 140 000 restants doivent-ils rechercher leur nourriture? L. v. WESTENRIEDER, *Geschichte des Dreißigjährigen Krieges*. 3 vol. Munich 1803/1806, vol. 4, Kempten 1831, ici, vol. 3 p. 52-53.

37 K. F. HANSER (voir n. 24), p. 176, 195, 222.

38 B. KROENER, *Les Routes et les Etapes* (voir n. 11), p. 117.

étaient rattachés à cette même ville<sup>39</sup>. Le conseil de la ville exigeait cependant des villageois qui avaient été épargnés une participation au montant de la contribution qui lui avait été infligée<sup>40</sup>. On peut affirmer que la plupart des grandes villes du Saint-Empire n'ont jamais, durant toute la guerre, vu de troupes dans leurs murs<sup>41</sup>. D'autre part, les citoyens se montraient très disposés, dans certaines conditions, à héberger des militaires, tant qu'il s'agissait d'officiers supérieurs payant bien. L'accueil de ces hôtes permettait toujours de gagner de l'argent. Les soldats par contre devaient se loger dans les faubourgs délaissés pour avoir souvent servis de cantonnement et où ils ne manquaient pas d'entrer en conflit avec le restant des habitants, tous de couches sociales inférieures, au sujet de quelques denrées encore utilisables<sup>42</sup>. La situation à la campagne n'était pas meilleure: les biens fonciers de la noblesse et de l'Eglise, à savoir la majeure partie de la terre exploitée, étaient toujours exemptés et très souvent protégés par la *salvanguardia*, ce qui, selon des recherches locales récentes, fut généralement respecté<sup>43</sup>. Mais il n'était pas rare que les seigneurs se renvoient les troupes les uns les autres<sup>44</sup> ou que les paysans indiquent aux soldats le chemin de villages à l'écart des routes militaires et jusqu'alors épargnés<sup>45</sup>. Si d'un côté, pour les petits paysans, les journaliers et les plus démunis de la population rurale, ainsi que pour les manœuvres et les petits artisans des villes qui composaient en partie jusqu'aux trois quarts de la population locale, la guerre ne cessait de représenter un désastre apocalyptique<sup>46</sup>, elle apportait également aux bourgeois fortunés une accumulation de gains importants<sup>47</sup>, qui leur permettaient de se défrayer des inévitables charges de guerre, comme les contributions, la création de centres de recrutement<sup>48</sup> ou l'appel sous les drapeaux d'une milice locale<sup>49</sup>. En dédommagement de leurs contributions, certaines villes obtinrent des biens fonciers confisqués à l'ennemi à

39 G. WINTER, *Geschichte des Dreißigjährigen Krieges*. Dans: H. Oncken (édit.) *Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen*, série III, vol. 3.2, Berlin 1893, p. 620–621 (concerne la situation dans l'Empire); S. H. STEINBERG, *Der Dreißigjährige Krieg und der Kampf um die Vorherrschaft in Europa 1600–1660*. Göttingen 1967, p. 129; G. ZILLHARDT (voir n. 13) p. 133; B. KROENER, *Les Routes et les Etapes* (voir n. 11) p. 117.

40 G. ZILLHARDT (voir n. 13) p. 133; K. A. MÜLLER (voir n. 15) p. 12.

41 W. MOMMSEN, *Vier Jahrzehnte europäischer Krieg*, dans: *Das Zeitalter der religiösen Umwälzung. Reformation und Gegenreformation (1500–1660)*. Propyläen Weltgeschichte, vol. 5, Berlin 1930, p. 397–510; S. H. STEINBERG (voir n. 39) p. 135; J. BÉRENGER, *Strasbourg au XVII<sup>e</sup> siècle ou l'impossible neutralité*, dans: *RHA 3* (1981) p. 7–34, ici p. 7.

42 B. KROENER, *Les Routes et les Etapes* (voir n. 11) p. 118–120.

43 H. SPIGL, *Die Besoldung, Verpflegung und Bekleidung des kaiserlichen Kriegsvolkes im Dreißigjährigen Krieg*. Dans: *Mitteilungen des K. K. Kriegsarchivs* 44 (1882) p. 444–465, ici p. 460; I. BOG (voir n. 31) p. 129–131.

44 J. JACQUART (voir n. 33) p. 270.

45 F. REDLICH, *De Praeda Militari. Looting and Booty 1500–1815*, Wiesbaden 1956, p. 22 (*Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, Beiheft 39).

46 K. BLASCHKE, *Bevölkerungsgeschichte von Sachsen bis zur industriellen Revolution*, Weimar 1967, p. 178; G. WINTER (voir n. 39) p. 618.

47 J. BÉRENGER, *Guerre et Economie*, dans: *La Guerre à l'époque moderne. Colloque de l'association des historiens modernistes des universités*. Paris 1979, p. 23–44, ici p. 24–27; J. JACQUART (voir n. 33) p. 289.

48 P. SÖRENSEN (voir n. 25) p. 582.

49 H. SCHNITZER, *Volk und Landesdefension. Volksaufgebote, Defensionswerke, Landmilizen in den deutschen Territorien vom 15.–18. Jahrhundert*, Berlin-Est 1977, p. 141 (*Militärhistorische Studien NF*, vol. 8).

condition que ces contributions aient eu lieu au profit d'un chef militaire allié et finalement victorieux<sup>50</sup>. Il n'est donc pas étonnant qu'au cours de la guerre ce furent surtout les grandes métropoles commerciales qui virent s'accroître leur population<sup>51</sup>. Elles constituaient les principaux lieux de transbordement des matériels militaires de toutes sortes. C'est là que se trouvaient les entrepôts pour les produits textiles et les chaussures venant de Silésie et de Bohême, les armes venues de Suhl, Liège ou Charleville, et la poudre et les mèches d'Amsterdam. Les marches prolongées, les cantonnements humides et souvent aussi une fabrication défectueuse provoquaient une forte usure des vêtements et des souliers qui fit que le soldat marchait souvent pieds nus et ne disposait généralement ni de couvre-chef ni de manteau<sup>52</sup>. A partir de 1630 environ l'approvisionnement alla régulièrement en diminuant pour tomber en-dessous du minimum vital; les soldats mouraient de faiblesse, de maladies infectieuses ou bel et bien de faim sur le bord des routes ou dans leurs cantonnements. Un grand nombre de ceux qui étaient chargés d'assurer leur entretien récoltaient entre temps d'importants profits. En même temps que les membres de l'élite militaire, les contractants civils, les munitionnaires, les logeurs et les artisans augmentaient considérablement leur fortune, les couches pauvres de la population urbaine, tout comme les petits paysans, se paupérisaient de façon inimaginable. Les soldats, les journaliers et les manœuvres dans les cités urbaines plongeaient finalement dans la même misère et seule la lutte pour la survie les poussaient à s'affronter. S'il s'agit à première vue d'un conflit entre paysans et soldats, il n'existait cependant entre eux aucun antagonisme social. Ceci explique également, selon des études récentes, le fait qu'au cours des pillages il y eut certes violence, mais rarement meurtre ou massacre<sup>53</sup>. Il est difficile par contre de répondre clairement à la question concernant l'intensité de violence qui faisait partie du quotidien de toute communauté humaine. Les marchés forains se terminaient presque toujours par des bagarres suivies souvent de mort<sup>54</sup>. Les escoliers des grandes écoles se battaient entre eux. Les publications d'interdiction de duels étaient nombreuses mais les infractions ne l'étaient pas moins.

50 Comme par ex. les villes de Nuremberg, Augsburg, Francfort, Ulm, Reutlingen, Wimpfen et Schweinfurt qui furent indemnisées par Gustave-Adolphe avec des biens confisqués à l'Eglise catholique, Th. LORENTZEN, (voir n. 14) p. 26.

51 S. H. STEINBERG (voir n. 39) p. 129.

52 Les exemples à ce sujet font légion: J. JACQUART (voir n. 33) p. 276 (1652); L. v. WESTENRIEDER (voir n. 36) vol. III, p. 17 (1635); J. KUCZYNSKI *Geschichte des Alltags des deutschen Volkes 1600-1650*, Studien, t. 1, Cologne 1980 p. 100 (1634); F. HAUSMANN (voir n. 14) p. 111-112 (1635); K. F. HANSER (voir n. 24) p. 207 (1619); A. DAMBOER (voir n. 13) p. 99 (1632).

53 I. BOG (voir n. 31) p. 115; M. P. GUTMAN, *War and Rural Life in Early Modern Low Countries*, Assen 1980, p. 163; J. KUCZYNSKI (voir n. 52) p. 92; B. KROENER, *Les Routes et les Etapes* (voir n. 11) p. 96-97, 104-105; W. v. HIPPEL, *Bevölkerung und Wirtschaft im Zeitalter des Dreißigjährigen Krieges. Das Beispiel Württembergs*, dans: *Zeitschrift für Historische Forschung* 5 (1978) fasc. 4, p. 413-448, ici p. 413; G. FRANZ, *Der Dreißigjährige Krieg und das deutsche Volk*, Stuttgart 1978, p. 2-5; C. SOUCHON, *Les poids de la Guerre dans la vie quotidienne d'une paroisse picarde pendant la minorité de Louis XIV*, dans: *Actes du 103<sup>e</sup> congrès national des sociétés savantes, Nancy/Metz 1978, L'Armée et la société de 1610 à nos jours, section d'histoire moderne et contemporaine vol. 1*, Paris 1979, p. 477-493.

54 Y. BERCE, *Fête et Révolte. Des mentalités populaires du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris 1976, p. 13-14; H. LANGER (voir n. 1) p. 102; P. CHAUNU, *Guerre et psychologie sociale*, dans: *Colloque de l'association des historiens modernistes des universités. La guerre à l'époque moderne*. Paris 1979, p. 45-62, ici p. 47; d'autres exemples peuvent être retrouvés sans peine dans les ordonnances militaires de l'époque:

La patron disposait du droit de violence vis-à-vis de son ouvrier, de même que le maître à l'égard de son valet. L'exécution de punitions corporelles en public ne manquait pas d'attirer une foule nombreuse. La »question« ne faisait pas uniquement partie de l'instruction des procès de sorcières. Une certaine mesure de violence apparaissait aux yeux de la société de l'époque comme une preuve de vitalité et d'aptitude à commander. En outre la recherche historique a appris entre temps que les verbalismes baroques, les exagérations et les caricatures propres à la majeure partie des témoignages contenus dans les sources doivent être interprétés comme expression d'un radicalisme linguistique dans lequel la violence quotidienne trouvait son équivalent<sup>55</sup>.

Ces exemples doivent servir à démontrer que les pillages et les excès étaient souvent un palliatif à la misère physique et que certains groupes dans la société de cette guerre ont exploité le déficit dans le ravitaillement des troupes pour s'enrichir et rendre intolérables les conditions de vie des soldats. Le jugement presque toujours superficiel et inconsidéré porté par la recherche historique à l'encontre du soldat de la Guerre de Trente Ans nous apparaît, à la lumière de ces quelques exemples brefs mais non moins évidents, susceptible d'être révisé et nous laisse regretter l'absence d'une recherche en direction des couches sociales de l'ensemble de la société militaire de l'époque<sup>56</sup>. Quels étaient donc ces hommes dont le comportement ne correspondait pas à ce que l'on attendait du »rebut de l'Europe« ?

Il nous faut d'abord distinguer les *Kriegsgurgeln* (soldats aguerris) des nouvelles recrues. Les premiers se sont battus courageusement dans toutes les batailles de cette guerre, et cela encore en 1648, comme à Zusmarshausen et à Lens<sup>57</sup>. On est moins renseigné cependant de choses sur la destruction des *tercios* allemands au cours de la bataille de Breitenfeld en 1632 que sur la fin de leurs modèles espagnols dont un simple bloc de granit gris dans la plaine de Rocroi rappelle encore aujourd'hui l'émouvant souvenir<sup>58</sup>. La décimation de la cavalerie suédoise aux abords de Lützen et Nördlingen en 1634 est une preuve supplémentaire de la résistance des vieilles troupes<sup>59</sup>. Par contre, le comportement des recrues était beaucoup plus indiscipliné. Leur marche vers les lieux de rassemblement ou les camps était souvent considérée comme une calamité<sup>60</sup>. Certaines parties de la cavalerie légère généralement appelées Croates (Crabates) étaient redoutés loin à la ronde. Ces unités recrutées à la frontière

HERMSTORFF (édit.), *Corpus juris militaris ... Oder neuverbessertes und vermehrtes Kriegsrecht...* Frankfurt 1674; P. P. v. TRATZBERG, *Holländisch Kriegs-Recht, etc.* Strasbourg 1644.

55 S. H. STEINBERG (voir n. 39) p. 128. G. SCHORMANN, *Der Dreißigjährige Krieg*, Göttingen 1985, p. 112-120; G. PARKER, *The Thirty Years' War*, London 1984, p. 191-207 (édition française: Paris 1986).

56 Au cours de ces dernières années on retrouve aux côtés d'André Corvisier un groupe de chercheurs universitaires, entre autres Anne Blanchard et Robert Chaboche. En Allemagne la thèse de A. Damböer est, jusqu'à ce jour, demeurée en général inconnue, bien qu'elle ait démontré que les archives militaires bavaroises, par exemple, disposaient de témoignages étonnants concernant l'histoire sociale des forces armées du 17 siècle.

57 H. STEGEMANN, *Der Krieg, sein Wesen und seine Wandlung*. Stuttgart 1940, p. 467.

58 H. STEGEMANN (voir n. 57) p. 437, 448.

59 E. v. FRAUENHOLZ, *Das Heerwesen in der Zeit des Dreißigjährigen Krieges. Entwicklungsgeschichte des deutschen Heerwesens*. vol. 3, 1, Munich 1938, p. 103.

60 De nombreux exemples chez A. HOENIGER, *Die Armeen* (voir n. 29) p. 19; K. A. MÜLLER (voir n. 15) p. 8.

militaire autrichienne réunissaient outre des Croates, des Slovènes, des Hongrois, des citoyens du Monténégro et quoique plus rarement aussi des Polonais. Ils firent subir aux adversaires sur le champ de bataille d'Europe centrale des pratiques particulièrement cruelles en usage dans les deux camps lors de la guerre menée contre les Ottomans pour des motifs idéologiques. De son côté, la population reporta la xénophobie communément répandue sur ces unités de cavaliers qu'elle redoutait à maints égards<sup>61</sup>. Il est frappant que les récits des chroniqueurs estiment souvent les troupes étrangères et les membres d'une confession religieuse différente capables d'une cruauté particulière et leur en infligent la responsabilité. Ainsi ce furent en Champagne les troupes allemandes, en majorité protestantes, placées sous le commandement de Hans Ludwig von Erlach, qui s'attirèrent la haine de la population. L'expression *erlaque*, récemment encore employée comme synonyme de criminel et de bandit, montre à quel point cette haine était ancrée dans la conscience des habitants. Dans le Palatinat protestant, il s'agissait d'Italiens et d'Espagnols<sup>62</sup>, aux alentours de Nuremberg de Croates dont la désignation de la nationalité fut estropiée de la même manière par la population<sup>63</sup>, et qui, sous cette forme, fait aujourd'hui encore office d'injure en dialecte. Dans le duché de Brême, les habitants<sup>64</sup> reportaient leur haine sur les soldats d'origine anglaise et écossaise au service de la Suède<sup>65</sup>.

Dans la société fermée du 17<sup>e</sup> siècle qui ne permettait qu'une mobilité géographique restreinte, tout étranger au pays était automatiquement ressenti comme une menace. Si la population ne prêtait qu'un maigre soutien aux soldats de langue allemande, elle le refusait entièrement aux étrangers. La résistance armée des paysans qui s'organisa particulièrement au cours de la deuxième moitié de la guerre contre les soldats à la recherche du gîte et du couvert, lorsque la lutte pour la répartition des vivres devint de plus en plus âpre, causa de nombreuses victimes, notamment aussi parmi les soldats étrangers<sup>66</sup>.

On ne peut finalement nier qu'au cours de la guerre, un certain pourcentage de délinquants s'était introduit dans la troupe et en particulier dans les étapes de l'armée. Ils n'exercèrent cependant aucune influence dominante. Tout comme pour la troupe, la constitution de l'arrière n'était pas homogène<sup>67</sup>. Tandis que les femmes et les enfants, les valets et les jeunes gens remplissaient les tâches indispensables dans le cadre des transports, des soins aux chevaux, du service de santé, des marchands, des saltimbanques, des receleurs, des joueurs, des filles de mauvaise vie et des aventuriers formaient une bande hétéroclite, comme on en rencontrait à cette époque à l'occasion de tout rassemblement, que ce soit lors de foires de village ou de fêtes urbaines et de

61 G. WINTER (voir n. 39) p. 613–614.

62 L. MOREL, Notes statistiques sur les désastres éprouvés par la Champagne méridionale de 1638–1657, dans: Mémoires de la Soc. académique d'agriculture des sciences et belles lettres du département de l'Aube, 3<sup>e</sup> série 30 (1893) p. 121–157, ici p. 122; J. JACQUART (voir n. 33) p. 266.

63 G. WINTER (voir n. 39) p. 613–614.

64 H. MAHR (voir n. 17) p. 92; en Silésie il s'agissait des cosaques du roi de Pologne. K. A. MÜLLER (voir n. 15) p. 48.

65 G. TESSIN, Die deutschen Regimenter der Krone Schwedens, Cologne 1965–1967; ici: vol. 13, p. 114 (Veröffentlichungen der Historischen Kommission für Pommern, Reihe V, Forschungen zur Pommerschen Geschichte, vol. 13–14).

66 K. F. HANSER (voir n. 24) p. 201; G. Zillhardt (voir n. 13) p. 148, 151.

67 P. SÖRENSEN (voir n. 25) p. 588.

pèlerinages<sup>68</sup>. Les rares sources qui portent un jugement différencié sur le comportement des arrières rendent surtout ces divers groupes responsables des excès<sup>69</sup>.

### Service de santé

Si l'on veut souligner l'importance des arrières à propos de certains services, on se pose indubitablement la question du service de santé des combattants et en même temps celle du taux de mortalité dans les armées de la Guerre de Trente Ans. Ici les sources s'avèrent plus étoffées et les descriptions de l'époque brossent un tableau d'une effrayante précision sur les conditions de vie catastrophiques qui empêchaient parfois même le soldat bien portant de survivre mais qui, pour un soldat malade, entraînaient généralement une mort atroce<sup>70</sup>. Les épidémies occasionnelles ont marqué profondément les pyramides d'âge suivant les régions, de sorte que les chroniqueurs ont forcément accordé une plus grande attention à ces vagues mortelles qui secouaient les habitants qu'à l'apparition régulière des maladies épidémiques qui, à long terme, représentaient en fait la véritable catastrophe démographique<sup>71</sup>. Ils ne s'intéressaient généralement pas non plus au soldat que l'on rendait pourtant responsable d'avoir transmis l'épidémie mais dont les souffrances dues à la maladie ne préoccupaient guère la population<sup>72</sup>. Les historiens ont pendant longtemps tenu compte de ces sources sans aucune critique<sup>73</sup>.

Des études récentes ont démontré cependant que les catastrophes démographiques n'ont jamais résulté uniquement d'actions militaires. Il s'agissait plutôt de réactions en chaîne qui pouvaient se dérouler de la façon suivante: des étés humides occasionnaient de mauvaises récoltes, provoquant ainsi une augmentation des prix et par là la sous-alimentation et une réceptivité accrue aux infections des troupes et des couches les plus démunies de la population. Les cantonnements ou la fuite de la population rurale vers les villes fortes favorisaient la contagion. La misère générale ne permettait pas de combattre efficacement la propagation de la maladie. Cela signifiait pour beaucoup une mort certaine<sup>74</sup>. Ces épidémies étaient amplifiées par un manque d'immunisation. Plus que tout autre événement du siècle, la Guerre de Trente Ans a provoqué une immense mobilité géographique à la suite de laquelle apparurent des germes de maladie contre lesquels, par exemple, les habitants de la Wallonie, de la Suède, de la Croatie, de la Hongrie ou de Naples étaient immunisés, mais non pas la

68 F. REDLICH, *Der Marketender*, dans: *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte* vol. 41 (1954), p. 227-252; Y.-M. BERCÉ (voir n. 54) p. 52-53.

69 B. KROENER, *Les Routes et les Etapes* (voir n. 11) p. 135.

70 M. P. GUTMAN (voir n. 53) p. 164; F. HAUSMANN (voir n. 14) p. 95; H. MAHR (voir n. 17) p. 53-55.

71 Voir à ce sujet l'étude de K. BLASCHKE.

72 A. E. IMHOF et O. LARSEN, *Sozialgeschichte und Medizin. Probleme der quantifizierenden Quellenbearbeitung in der Sozial- und Medizingeschichte*, Oslo/Frankfurt 1975, p. 225.

73 Un exemple impressionnant nous est donné à ce sujet par: G. LAMMERT, *Geschichte der Seuchen, Hungers- und Kriegsnot zur Zeit des Dreißigjährigen Krieges*, Wiesbaden 1890. A. ABERG, *Gustav Adolf von Schweden und seine Motive für das Eingreifen Schwedens in den 30jährigen Krieg*, dans: *Die Schweden in Stade in Krieg und Frieden. Der Dreißigjährige Krieg und die Folgezeit 1618-1712*, Begleitheft zur Ausstellung, Stade 1984, p. 31-36, 34.

74 M. P. GUTMAN (voir n. 53) p. 198 et suiv.



population allemande autochtone qui fut contaminée pour la première fois au contact des troupes. Le cas inverse se produisit évidemment aussi<sup>75</sup>. Ainsi en 1620, l'armée de la Ligue catholique perdit presque 50 % de ses effectifs sur 27 000 hommes à la suite d'une maladie (peut-être s'agissait-il du typhus). Ces épidémies touchaient toujours plus durement l'infanterie que la cavalerie qui, elle, était beaucoup plus mobile<sup>76</sup>, de sorte qu'au cours de la guerre, les contingents d'infanterie étaient en constante diminution<sup>77</sup>. Tandis qu'au camp, le soldat bénéficiait de l'aide et de la protection de sa compagnie en tant que plus proche groupe social, ce lien se rompait dès qu'il était confié aux soins des hôpitaux des villes où personne ne s'intéressait à son rétablissement. Il arrivait souvent que l'on négligeât volontairement de soigner les soldats qui devaient quitter les hôpitaux avant d'être complètement rétablis faute de pouvoir subvenir aux frais<sup>78</sup>. C'est surtout dans les hôpitaux militaires de campagne de l'armée française, organisés sur une base privée et où l'application des soins devait être « rentable », que la situation s'avérait pire encore<sup>79</sup>. Dans les régiments impériaux, les chirurgiens se faisaient remettre par les soldats encore bien portants une partie de leur solde, contre la promesse de leur administrer des soins particuliers en cas de blessure ou de maladie. Ces formes primitives d'une « assurance-vie » n'étaient cependant pas très efficaces, car le soldat ou le chirurgien pouvait être muté ou avoir quitté la troupe pour une raison quelconque, avant que l'accord en question ne soit entré en vigueur<sup>80</sup>.

Globalement on peut admettre que les chances de survie des soldats étaient proportionnellement inférieures à celles de la population civile relativement aisée. Une fois qu'ils avaient été délaissés par leur troupe, il ne leur restait que le destin du maraudeur. A peine rétablis, sans la moindre ressource financière ou matérielle, ils suivaient l'armée tout en sachant qu'en ayant perdu la santé, ils avaient aussi perdu leur unique capital. Comme l'expression *soldatesque*, la dérivation étymologique de *maraudeur* nous permet d'aboutir à des conclusions intéressantes sur le plan historique. Ses origines se trouvent dans la langue française où l'expression *marauder*, au 16<sup>e</sup> siècle, était synonyme de mendier<sup>81</sup>. Parmi les mendiants de l'époque on trouvait, outre les pauvres et les malades, des invalides et des lépreux. Ce n'est qu'après la Guerre de Trente Ans que le mot *maraudeur* fut employé pour désigner des pilliers n'appartenant plus à la troupe (1679)<sup>82</sup>. Dans son roman « *Simplicius Simplicissimus* » Grimmelshausen se sert de la forme allemande du mot, telle qu'elle s'était affirmée au cours de la guerre. Depuis son séjour dans l'armée l'auteur

75 A. E. IMHOF (voir n. 72) p. 128; Les indications données par Imhof se rapportent cependant à une période ultérieure. Mais à la suite d'une recherche quoique géographiquement restreinte, il aboutit au même résultat.

76 A. DAMBOER (voir n. 13) p. 260; L. v. WESTENRIEDER, (voir n. 36) vol. III, p. 129; K. A. MÜLLER (voir n. 15) p. 58.

77 B. KROENER, Die Entwicklung der Truppenstärken (voir n. 8) p. 181-187.

78 A. DAMBOER (voir n. 13) p. 162.

79 Est demeuré indispensable: J. des CILLEULS, Le service de santé à l'intérieur sous l'Ancien Régime. Paris 1955; du même auteur, Organisation du service de santé aux Armées de l'Ancien Régime, dans: BHA, 3 (1953) p. 7-35; récemment: C. JONES, The Welfare of the French Footsoldier, dans: History, 65 (1980), No. 214, p. 193-213.

80 A. DAMBOER (voir n. 13) p. 106.

81 Le Petit Robert, p. 1042.

82 Le Petit Robert, p. 1042.

connaissait l'expression *Merodebruder* qui dans son acception allemande désignait à ce moment-là déjà le soldat débandé et pilleur, alors qu'en français il s'appliquait encore au mendiant invalide et malade. Ceci accorde une nouvelle importance à l'interprétation fournie par la recherche plus ancienne, mais réfutée par les travaux plus récents. Ainsi on avait supposé que le mot *Merode* remontait au général comte de Mérode qui se trouvait au service de l'Empereur, et dont les soldats auraient fait preuve, au cours de la guerre, d'un penchant particulier à *marauder*<sup>83</sup>. Johann comte de Mérode était originaire de Wallonie (évêché de Liège) et commandait des contingents de cavaliers wallons; on peut alors imaginer que les soldats malades restés à l'arrière apparaissaient aux yeux de la population comme étant en *maraude*, au sens de mendiants, abandonnés ou malades, ce que les ignorants de la langue française transformèrent en *mérode*<sup>84</sup>. La xénophobie déjà citée aura contribué à une rapide propagation négative de ce terme qui, tout comme *Soldateska*, n'était employé jusque-là que dans le langage populaire. Après la guerre, il fit son entrée dans le vocabulaire officiel en désignant alors un état de fait à l'égard duquel on s'efforçait de prendre ses distances même dans les écrits. A mesure que la guerre se prolongeait, les maraudeurs apatrides et sans attaches constituaient avec des groupes de paysans armés, un fléau inspirant la terreur. A vrai dire, ce n'étaient plus, à ce moment-là, des soldats mais les résidus de cette guerre qui, dans la conception militaire et économique des officiers et des munitionnaires, avaient été utiles, mais qui, en leur état actuel, n'avaient plus de valeur. Ces anciens soldats, invalides et rongés par la maladie, ne pouvaient plus rien espérer de la société environnante. En s'alliant à d'autres groupes de déclassés, comme les paysans qui à cause de leur endettement ou de la guerre avaient perdu leur ferme, les serfs qui s'étaient échappés ou les compagnons artisans auxquels l'obligation d'appartenir à la corporation ne permettait pas de mener une existence suffisante sur le plan matériel, ils formèrent un nouveau groupe social, au sein duquel chaque individu trouvait un minimum de soutien collectif. Celui-ci le préservait d'une mort certaine dictée par la faim, jusqu'à ce que le prévôt d'un régiment et ses archers ne mettent fin à sa misérable existence. En observant une des reproductions contenues dans la série de gravures intitulée «Les misères de la Guerre» (1635) du Lorrain Jacques Callot, qui constitue du reste une controverse politique de l'artiste contre l'occupation de son pays par les Français et représente la pendaison massive de maraudeurs, c'est moins aux vêtements mais plutôt aux béquilles et aux prothèses que l'on reconnaît qu'il ne peut s'agir du châtement infligé à des soldats réguliers<sup>85</sup>. Il ne faut cependant pas perdre de vue qu'entre les troupes irrégulières à l'arrière et les groupes de maraudeurs, la limite n'a jamais été très nette. S'il faut se garder d'une schématisation stricte à propos de la fréquence des délits au sein d'une armée, les sources révèlent cependant nettement qu'entre les diverses catégories de soldats et les troupes irrégulières à l'arrière il existait une différence sur le plan social qui se manifestait dans les conditions de vie et par là également dans le comportement de chaque individu. Les vétérans constituaient le noyau de chaque unité. Les colonels et les capitaines s'efforçaient d'enrôler le plus possible de soldats

83 Meyers Grosses Konversationslexikon, 6ème édition, vol. 13, p. 337; B. POTEN, Handwörterbuch der gesamten Militärwissenschaften, 9 vol., Bielefeld et Leipzig 1877-1880, vol. VI, p. 321 et suiv.

84 Meyers Grosses Konversationslexikon, 6ème édit., vol. 13, p. 642.

85 J. CALLOT, Das gesamte Werk, Introduction de Th. SCHRÖDER, 2 vol., Munich 1971, II, p. 1340-1341.

« expérimentés » (*versuchte*) ou, selon une autre expression de l'époque, « ayant déjà essuyé le feu » (*beschossene*) car ils avaient droit à une prime plus élevée en raison de leur valeur particulière<sup>86</sup>. Par leur condition physique, ces soldats passaient pour être plus résistants et moins sujets à la désertion et la panique.

Ils constituaient, à l'intérieur de la compagnie, le centre du microcosme social dont l'objectif principal était d'assimiler régulièrement les nouvelles recrues<sup>87</sup>. Grâce à eux finalement, les désertions, pour autant qu'elles n'étaient pas dues à la faim, étaient plus rares que dans les armées du 18<sup>ème</sup> siècle. L'attachement à la compagnie ou à l'escouade, en tant que système de référence sociale remplaçant le cadre de vie jusqu'alors constitué par la communauté rurale et la famille, avait pour chaque soldat, comme cela a été démontré au sujet du service de santé, une telle importance existentielle, que de fréquents changements d'unité s'excluaient d'eux-mêmes. De récentes recherches concernant l'armée française et l'armée impériale ont montré qu'en parfois 40 ans de service, les soldats n'avaient jamais ou tout au plus deux fois changé de régiment<sup>88</sup>. Environ 5,5 % seulement des soldats français ont changé de régiment plus de six fois<sup>89</sup>. Il faut remarquer à ce propos que, pendant la Guerre de Trente Ans à proprement parler, des compagnies continuaient à être dissoutes en raison d'effectifs insuffisants, tandis que les soldats étaient répartis dans d'autres unités<sup>90</sup>. L'incorporation forcée de prisonniers de guerre était également la cause d'un changement involontaire de drapeau. Dans ces conditions la persistance dont les soldats de la Guerre de Trente Ans firent preuve en demeurant dans leurs unités prend plus de valeur. D'autre part, de nombreux commandants d'unités tentèrent de récupérer en échange d'une rançon leurs vétérans capturés par l'ennemi. Si les vétérans constituaient donc l'effectif le plus précieux d'une armée, pour être considérés comme particulièrement courageux au combat et aptes à amalgamer les nouvelles recrues, on peut se demander quel était pendant la guerre le pourcentage de ces soldats disciplinés par rapport au total des effectifs. A titre d'exemple, examinons l'évolution de quelques régiments bavarois entre 1624 et 1647. Il en ressort qu'en 1624, environ 15 % seulement des effectifs d'un régiment avaient une expérience de la guerre; en 1639 leur nombre doublait et atteignait 30 %; en 1643 il était déjà de 50 % et en 1647 il représentait même les deux tiers de la totalité des effectifs<sup>91</sup>. Ce résultat démontre clairement que, vers la fin de la guerre, les troupes combattantes se composaient en majeure partie de soldats confirmés et disciplinés. Sans eux, les dernières batailles de la guerre n'auraient pas pu être livrées. Ils ne méritent donc aucunement d'être qualifiés de *soldatesque* indisciplinée, et les sources, elles aussi, n'en contiennent aucune preuve. D'autre part, il s'avère exact qu'au cours de la guerre, le nombre des invalides, des inaptes et des vagabonds qui suivaient les armées, groupés en bandes de maraudeurs, augmentait de plus en plus. Conscients de leur déclassement social, ces anciens soldats se transformaient en brutaux desperados. Après 1648 les vétérans de la Guerre de Trente Ans formaient le noyau des armées

86 G. TESSIN (voir n. 65) vol. 13, p. 110.

87 R. CHABOCHE, *Le soldat français* (voir n. 9) p. 22.

88 *IBID.*, P. SÖRENSEN (voir n. 25) p. 579.

89 R. CHABOCHE, *Le soldat français* (voir n. 9) p. 22.

90 B. KROENER, *Die Entwicklung der Truppenstärken*, p. 184.

91 A. DAMBOER (voir n. 13) p. 256, 279.

permanentes nouvellement constituées de toutes les grandes puissances européennes, alors que les publicistes de l'époque, et avec eux les historiens, continuaient de vouloir transmettre l'idée, qu'avec ces contingents venait de naître un type de soldat entièrement nouveau, n'ayant plus rien de commun avec celui qui avait fait la guerre. C'est ainsi que les cadres de l'armée française maintenus sous les armes après la Paix des Pyrénées, le germe de l'armée de Louis XIV qu'admire toute l'Europe de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, se composaient uniquement de soldats ayant participé à la Guerre de Trente Ans<sup>92</sup>. Parmi quelques 9000 invalides recueillis entre 1670 et 1691 à l'Hôtel Royal des Invalides à Paris on comptait encore 15 % de vétérans de ce grand conflit européen<sup>93</sup>. Un régiment allemand recruté pour la couronne de Suède sur le territoire de Hesse-Darmstadt, pendant la guerre entre la Suède et la Pologne, ne comptait que 105 soldats inexpérimentés sur 242 qui avaient déjà fait la guerre<sup>94</sup>. Dans les Etats du Saint-Empire germanique disposant de corps de troupe, dont la Prusse faisait aussi partie, on renonça au début, en raison des effectifs restreints, à recruter trop de vétérans de la Guerre de Trente Ans, mais on ne voulait cependant pas se passer complètement d'eux. C'est ainsi qu'en 1654, l'Electeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume ordonna de recruter 3000 vétérans supplémentaires. L'armée qui comportait alors environ 10500 hommes remporta devant Varsovie, en 1655, sa première victoire<sup>95</sup>.

De même, les régiments impériaux, demeurés sous les drapeaux après la conclusion de la paix, se composaient en général de soldats expérimentés de la Guerre de Trente Ans<sup>96</sup>.

Faute de place nous devons renoncer à analyser ici la justice militaire en vigueur à l'époque, les dispositions du code de procédure, la manière d'administrer les preuves et le caractère de la pénalité, les différentes formes d'exécution de la sentence, bien que nous reconnaissons pleinement l'importance de la comparaison entre la justice militaire et la justice civile pour le prestige social du soldat.

Tandis que dans le chapitre précédent nous avons esquissé les conditions de vie et le comportement des soldats, nous voulons à présent, à l'aide des quelques témoignages tirés des sources disponibles, tenter non sans problèmes de déterminer leurs origines, du moins de façon rudimentaire. Les récentes recherches en matière historique n'abandonnent que peu à peu la conception selon laquelle on trouvait parmi les soldats de la Guerre de Trente Ans bien plus de criminels que dans d'autres groupes professionnels civils de la société de l'époque. Il ne subsiste cependant que de très vagues notions sur l'origine sociale des hommes qui s'engageaient dans ces divers régiments et sur les motifs qui dictèrent leur conduite. Ainsi le mot *Landstreicher* (vagabond) qui apparaît souvent dans les différentes sources fut interprété tout simplement dans le sens de »Gesindel« (racaille)<sup>97</sup>.

92 B. KROENER, Die Entwicklung der Truppenstärken (voir n. 8) p. 192-193.

93 R. CHABOCHE, Le soldat français (voir n. 9) p. 14.

94 G. TESSIN (voir n. 65) vol. 13, p. 110.

95 C. JANY (voir n. 5) vol. I, p. 114-115.

96 H. VALENTINITSCH, Die Meuterei der kaiserlichen Söldner in Kärnten und Steiermark 1656, Vienne 1975, p. 4 (Militärhistorische Schriftenreihe, fasc. 29); P. HOYOS, Ernst von Traun, Generalkriegskommissar und die Abdankung der kaiserlichen Armee nach dem Dreißigjährigen Krieg, Phil. Diss. Vienne 1970 mss.

97 Th. LORENTZEN (voir n. 14) p. 8.

Selon les conceptions de la société du 17<sup>e</sup> siècle, le terme de vagabond ou de chemineau englobait tous ceux qui menaient une vie nomade, exerçaient un métier ambulancier et ne pouvaient ainsi acquérir ni terres ni droit de cité. En Suède, un pays peu peuplé, les sujets sans gîte ni revenus fixes étaient sommés par une ordonnance de Gustave-Adolphe d'entrer dans l'armée<sup>98</sup>. De ce fait, on ne rencontrait pas seulement en Suède des paysans que le poids des dettes avait forcés à délaisser leur ferme, mais aussi des fils de fermiers, des serfs et des domestiques<sup>99</sup>, ainsi que des ouvriers sans travail et sans pain, à la suite des règles restrictives pratiquées par les corporations artisanales<sup>100</sup>. On trouvait en outre sous les drapeaux des ouvriers des manufactures de textiles dont les logis dans les faubourgs avaient été détruits et qui se trouvaient sans travail en raison de la baisse des exportations<sup>101</sup>. Mineurs et ouvriers quittaient les mines et les salines laissées à l'abandon. La dévaluation de la monnaie incita même les personnes au salaire assuré, tels que les instituteurs de village, à rejoindre les centres de recrutement pour se faire embaucher comme secrétaires de régiment<sup>102</sup>. Des étudiants de toutes les facultés, dont les parents ne pouvaient plus payer les études, s'engagèrent eux aussi dans l'armée où ils occupèrent des postes de petits officiers (sergents, enseignes, lieutenants) tout en ne prenant part qu'aux campagnes d'été. Leur solde et le butin ramassé à cette occasion permirent à quelques-uns d'entre eux de reprendre leurs études durant les quartiers d'hiver<sup>103</sup>. D'après les règles de la bien-séance bourgeoise qui, selon les conceptions du 19<sup>e</sup> siècle, se manifestait surtout dans la propriété et les revenus assurés, ces personnes d'origines sociales les plus diverses faisaient partie de la « racaille ».

Malheureusement des montres détaillées, établies selon un certain schéma, et telles qu'elles étaient d'usage dans l'armée française à partir de 1716, n'ont pu encore être relevées en ce qui concerne le 17<sup>e</sup> siècle. Une histoire sociale de l'armée basée sur les « contrôles des troupes » du 18<sup>e</sup> siècle, telle qu'André Corvisier la propose dans sa thèse d'Etat, ne peut pas être réalisée à l'aide des sources disponibles sur la Guerre de Trente Ans<sup>104</sup>. Mais il est possible cependant de recueillir pour cette période des détails sur les origines des soldats, grâce à de nombreux témoignages de l'époque. Ils sont de qualité variable, de sorte que, comme pour les conditions de vie des soldats, il semble indiqué de procéder à une analyse spécifique des groupes. Sans doute est-il impossible d'aboutir à des données quantifiables; cependant une étude critique et tenant compte de toutes les informations disponibles pourrait jeter quelque lumière sur le groupe social peut-être le plus important du début du 17<sup>e</sup> siècle, et lui donner une place convenable dans l'ensemble de la hiérarchie des couches sociales de

98 Th. LORENTZEN (voir n. 14) p. 7.

99 J. BÉRENGER, *Guerre et économie* (voir n. 47) p. 34; S. H. STEINBERG, *Der Dreißigjährige Krieg* (voir n. 39) p. 141-142; L. v. WESTENRIEDER (voir n. 36) vol. III, p. X; G. WINTER (voir n. 39) p. 622; Gerhard BENECKE, *Germany in the Thirty Years War*, New York 1979, p. 59; B. KROENER, *Die Entwicklung der Truppenstärken* (voir n. 8) p. 178; K. A. MÜLLER (voir n. 15) p. 5-6.

100 K. F. HANSER (voir n. 24) p. 122; A. DAMBOER (voir n. 13) p. 261; J. KUCZYNSKI (voir n. 52) p. 99.

101 H. LANGER (voir n. 1) p. 89-90.

102 A. DAMBOER (voir n. 13) p. 261-262.

103 K. F. HANSER (voir n. 24) p. 181; A. ERNSTBERGER, *Abenteurer* (voir n. 114).

104 André CORVISIER, *Les contrôles de troupes de l'Ancien Régime*, 4 vol., Paris 1968-1970; du même auteur: *L'armée française de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle au ministère de Choiseul. Le Soldat*, 2 vol., Paris 1964.

l'époque. Les quelques efforts entrepris dans ce sens montrent qu'on devra abandonner un nombre important de clichés traditionnels soigneusement entretenus jusqu'à ce jour. Un heureux hasard nous a permis de conserver intacts les registres de l'Hôtel Royal des Invalides que Robert Chaboche projette d'exploiter dans le cadre d'une importante étude. Au cours de ces dernières années il vient de publier les premiers résultats puisés dans une foule de documents, qui nous donnent des informations intéressantes sur l'image sociale du soldat de la Guerre de Trente Ans.

On peut reprocher à ces études d'évoquer à partir de certains critères uniquement les conditions de vie d'un petit groupe privilégié. Les vétérans de la guerre qui, à partir de 1670, demandèrent à être admis aux Invalides, avaient continué à demeurer à la solde du roi une dizaine d'années après le traité des Pyrénées. Compte tenu des lourdes pertes subies par l'armée française depuis 1635, ils représentaient une sélection privilégiée par le sort. Mais il fallait non seulement un temps de service supérieur à la moyenne, mais encore faire preuve de mérites particuliers pour être admis à l'Hôtel des Invalides.

Il s'agissait par conséquent d'une élite militaire particulière, en raison de ses années de service et de ses mérites. Chaboche n'ayant pas été en mesure de produire des sources comparables, on trouve certes ses résultats infiniment intéressants, mais si exclusifs en raison de leur genèse qu'il ne parut pas indiqué de les appliquer d'emblée à toutes les troupes de la Guerre de Trente Ans. La thèse de doctorat, non publiée, d'August Damboer, datant de 1921, démontre qu'il existe des matériaux comparables sinon plus représentatifs, dans d'autres pays que la France. L'auteur reproduit en annexe une liste des recrues établie en 1639, une montre de 1643 ainsi qu'une liste de soldats nouvellement enrôlés, datée de 1647, dont les données rappellent parfaitement celles de l'Hôtel Royal des Invalides<sup>105</sup>. Ces listes ayant été empruntées par l'auteur aux archives de la guerre de Bavière, il est plus que probable que d'autres archives, telles que les archives militaires de Vienne, détiennent de semblables richesses jusqu'ici inexploitées. Une ordonnance proclamée dès 1626 à l'intention des commissaires de guerre bavarois formait la base de ces recrutements; elle fut adoptée, au cours de la guerre, par les troupes impériales de la Ligue, et, appliquée après 1630 dans l'armée suédoise et partant de là, après la Guerre de Trente Ans, elle fut également adoptée par l'armée du Brandebourg<sup>106</sup>.

Essayons à présent de déterminer brièvement dans quelle mesure les informations en provenance de Paris correspondent à celle de Bavière et quelles sont les divergences apparentes. Les données relatives aux recrues du régiment de dragons bavarois Truckmiller datent de la dernière décennie de la guerre (1643). Il s'agit par conséquent d'une période durant laquelle, comme il était généralement admis jusqu'ici, les armées apparaissaient de plus en plus indisciplinées. Quelques années auparavant (1639) fut dressée une liste de soldats recrutés dans la région de Landau sur l'Isar. Il

105 La Thèse de A. Damboer fut rendue pour la première fois accessible au grand public grâce à Marcus S. JUNKELMANN, Feldherr Maximilian Johann Tserclaes Graf von Tilly, dans: Wittelsbach und Bayern, vol II/1, Um Glauben und Reich – Kurfürst Maximilian I. Beiträge zur Bayerischen Geschichte und Kunst. Edit. par Hubert Glaser, Munich 1980, p. 377.

106 J. Ch. LÜNIG, Corpus Juris Militaris des Heil. Röm. Reichs etc. ... Leipzig 1723, p. 772; Ch. HERMSTORFF, Corpus Juris Militaris recognitum, ac multis ex partibus auctum, oder Neuverbessertes und vermehrtes Kriegerrecht etc. ... Francfort 1674, p. 440.

existe une troisième montre des environs d'Augsbourg, datent de la veille du traité de paix (1647). 157 hommes au total, y compris les officiers et sous-officiers passèrent en revue. Les questions posées aux nouvelles recrues allaient de l'âge, de la situation de famille, du temps de service jusqu'au métier qu'ils avaient appris ainsi que celui du père. Les indications sont incomplètes, soit que la recrue n'ait pu ou n'ait voulu répondre, soit que le zèle des secrétaires de régiment se soit limité aux indications les plus indispensables.

Les données contenues dans la montre du régiment de dragons Truckmiller, relevant 95 soldats et 9 sous-officiers, sont particulièrement nombreuses et détaillées. Cette montre se situe chronologiquement entre les deux autres, moins importantes par le nombre (14 et 38 noms cités). Il semble par conséquent indiqué de se fonder essentiellement sur cette source et de la compléter ou de la relativiser à l'aide de témoignages anciens ou postérieurs.

Sur les 96 recrues qui, en 1643, furent enrôlées à Ortenbourg près de Passau, il manque pour plus de la moitié d'entre eux (50) l'indication de la profession, soit que le secrétaire de régiment ait oublié de la mentionner, soit que la recrue n'ait pas été en mesure de l'indiquer (24) ou bien encore qu'elle ait déclaré tout court n'avoir pas appris de métier (26). Ceci confirme par conséquent en premier lieu l'hypothèse selon laquelle, dans la dernière phase de la guerre, les contingents se composaient en grande partie de soldats sans métier, dont le déracinement social renfermait le germe d'une vie d'aventuriers et de desperados. Parmi les 50 soldats dans ce cas, 33 avaient cependant fait du service. Beaucoup d'entre eux se trouvaient depuis leur plus jeune âge sous les drapeaux. Ainsi la montre note-t-elle un garçon-tambour de 15 ans, originaire de Troppau en Silésie et à propos de l'origine sociale de celui-ci le secrétaire du régiment a laconiquement mentionné *noble*. Cela paraît plausible si l'on se rappelle la lutte pour la survie que devait livrer, à côté des paysans, un grand nombre de petits nobles dans les contrées dévastées par la guerre<sup>107</sup>. Peut-être s'agissait-il du destin banal d'un enfant, car la montre de 1639 mentionne, elle aussi, le cas d'un caporal de 38 ans qui disait être soldat depuis 23 ans. Les séjours que fit Grimmelshausen dans l'armée et ses arrières et qui le menèrent du stade de palefrenier à celui de valet et enfin de soldat, trouvent leur confirmation dans ces sources. On peut admettre que beaucoup de soldats ayant fait du service et ne pouvant indiquer de profession étaient entrés dans l'armée dès leur prime jeunesse. Même en ce qui concerne les 17 recrues restantes qui n'avaient ni servi, ni appris de métier, on ne peut d'emblée supposer qu'il s'agissait effectivement de personnes socialement déclassées par la guerre et ayant un penchant particulier pour des activités criminelles. Pour cinq d'entre eux, nous disposons d'indications relatives au métier de leur père. L'éventail de leur origine va de la bourgeoisie des corporations urbaines (orfèvre, drapier, fourreur) jusqu'aux représentants de l'artisanat rural (cordonnier, charpentier). Six autres nouvelles recrues indiquèrent comme origine ou métier *bohémien*. Quelques-uns d'entre eux précisèrent: père soldat, mère bohémienne. C'est à la guerre que cette génération devait donc la vie; il s'agit d'enfants issus de liaisons entre des soldats et des femmes *nomades* qui escortaient les troupes.

107 Hermann AUBIN et Wolfgang ZORN (édit.), *Handbuch der deutschen Wirtschafts- und Sozialgeschichte*, 2 vol., Stuttgart 1971-1976, ici vol. I, p. 412.

Bohémiens et enfants des camps sont les épaves de cette guerre; sans métier, sans attaches familiales ou régionales, ils comptaient aussi dans l'armée parmi les sous-privilegiés. Ce n'est peut-être qu'un hasard s'ils se trouvent en fin de liste, avec cinq autres recrues, qui, non seulement étaient incapables d'indiquer un métier ou leur origine, mais encore avaient du mal à citer la région de leur naissance. Il semble presque que l'officier chargé du recrutement, l'*Oberistwachtmeister* (aide-major) Schertlin von Burtenbach, ne se soit décidé qu'à contre-cœur à recourir à ces recrues pour combler les lacunes en personnel. Il n'est pas véritablement certain qu'avec ces 12 soldats qui représentent également env. 12 % des recrues, nous ayons effectivement réussi à cerner le groupe des soldats prédestinés à l'indiscipline et aux excès, mais ce sont les seuls qui, en raison de leur origine, répondent le mieux à l'image traditionnelle du soldat des dernières années de la guerre.

Si l'on compare ces données concernant la formation professionnelle et le temps de service dans l'armée avec les deux autres montres, on remarque qu'en 1639, sur 14 hommes 12 d'entre eux avaient appris un métier. Seuls le sergent âgé de 58 ans et un caporal, sous les drapeaux depuis l'âge de 15 ans, assurèrent n'avoir appris que le métier des armes. Sur les 38 soldats recrutés en 1647, déjà les  $\frac{2}{3}$  (25) se trouvaient être sans métier. 19 d'entre eux avaient cependant servi. Ceci nous montre par conséquent, que durant la dernière décennie de la guerre, le nombre de ceux qui n'avaient pu apprendre de métier avant leur entrée dans l'armée augmentait constamment tandis qu'en même temps le nombre de ceux prétendant n'avoir pas exercé de métier ni encore servi restait faible. Ces chiffres démontrent clairement qu'après 1640 le déracinement social allait en progressant. Pour cette raison les problèmes d'intégration s'accrurent, puisque  $\frac{2}{3}$  des soldats congédiés n'avaient aucune qualification professionnelle. Ainsi le Saint-Empire demeura-t-il longtemps encore après 1648 un abondant réservoir de recrutement pour les grandes puissances européennes<sup>108</sup>. En ce qui concerne les précisions sur les métiers, les sources allemandes sont plus éloquentes que les françaises. 10 % seulement des registres d'invalides exploités par Chaboche contiennent des indications relatives au métier appris<sup>109</sup>. Il faut considérer qu'entre la vie civile et l'entrée à l'Hôtel des Invalides de certains de ces vétérans, jusqu'à 40 ans de service s'étaient écoulés, ce qui représentait presque une vie entière. 30 % des soldats français ne pouvaient indiquer un métier ou n'en avaient jamais appris. Dans les régiments bavarois le pourcentage s'élevait à 48 % pour la période de 1639-1647. Les événements liés à la guerre firent qu'à l'intérieur de l'Empire, par comparaison à la France qui ne se trouvait que de loin touchée par la guerre, un nombre bien plus important de personnes ne put être intégré dans le processus économique, ce qui plus tard priva la reconstruction d'une main-d'œuvre précieuse. Il existe par contre des parallèles au plan des professions. Selon Chaboche, une moitié des soldats était originaire des villes et l'autre des campagnes. Les métiers artisanaux dominaient<sup>110</sup>. 37 recrues du régiment Truckmiller avaient appris un métier. Pour mieux définir l'arrière-plan social des soldats n'ayant pu indiquer de métier, nous avons retenu celui du père. On a constaté, en effet, et d'autres exemples

108 G. TESSIN (voir n. 65) vol. 13, p. 111; Th. LORENTZEN (voir n. 14); Ph. HOYOS (voir n. 96); H. VALENTINITSCH (voir n. 96).

109 R. CHABOCHE, *Le soldat français* (voir n. 9) p. 19.

110 Ibid. p. 20.



l'ont prouvé, que le niveau social entre le père et le fils ne différait que rarement. A partir de là, il faut remarquer que 38 % (37) font partie de l'artisanat citadin ou rural. Parmi eux on retrouve un nombre étonnant de boulangers, de meuniers et d'aubergistes. Dans un deuxième groupe apparaissent, par ordre, des charpentiers, des cordonniers et tous ceux qui travaillent le cuir. Ils sont suivis par des bouchers et des serruriers. Le dernier tiers de cet éventail comprend des menuisiers, des pêcheurs et des métiers utiles à l'armée, comme des chasseurs et des armuriers. La liste de 1647 comprend, elle aussi en tête, des meuniers et des métiers de la production et du commerce de textiles qui apparaissent également en grand nombre dans la liste de 1639.

A côté du groupe des artisans, les paysans, fils de paysans et valets de ferme viennent en deuxième position (16 %). Il faut noter que beaucoup de soldats qui ne pouvaient, quant à eux, indiquer une profession, mentionnaient comme métier du père, celui de *paysan*. Dans la liste de 1639, ils représentent également presque la moitié du contingent. On n'en trouve, par contre, aucune trace dans le rôle de 1647. Ceci peut être un hasard, mais un grand nombre de fils de paysans entraient dès leur adolescence dans l'armée, de sorte qu'ils n'étaient pas en mesure d'indiquer une profession. Chaboche, lui aussi, confirme cette constatation. Dans les régions rurales du nord-est de la France, particulièrement éprouvées par la guerre (Champagne, Picardie, Trois Evêchés) on recruta surtout des membres de la population rurale (61 %) <sup>111</sup>. Cela signifie qu'à côté des métiers artisanaux ce fut principalement la population paysanne que la guerre entraîna dans le remous d'un déracinement social. Ce sort frappa la plupart d'entre eux à un âge où ils n'étaient pas encore en mesure d'apprendre un métier ou de prendre la suite de leur père. Dans l'armée française ces soldats avaient de 25 à 26 ans et étaient plus âgés <sup>112</sup> que le groupe comparable dans l'armée bavaroise.

Cette constatation exige cependant certaines réserves puisque les indications d'âge qui nous sont transmises sont incomplètes. Au sein du régiment Truckmiller, il existait un troisième groupe professionnel important, celui des anciens postillons dont les services, spécialement dans un régiment de dragons, étaient très appréciés. Il semble que la plupart d'entre eux aient été obligés de quitter leurs maîtres qui, en raison de la perte de leur fortune, se voyaient forcés de réduire le nombre de leurs domestiques. Durant les dernières années de la guerre, même les cours électorales telles que celle de Brandebourg étaient contraintes d'emprunter des sommes considérables auprès du conseil municipal de leur capitale, afin de se procurer les denrées alimentaires nécessaires <sup>113</sup>. 11 % des soldats étaient issus de différents groupes professionnels des villes et des campagnes. Nous y retrouvons entre autres un tailleur, un sellier, un coutelier, un apprenti commerçant, un huissier municipal, un maçon et un tisserand. Les  $\frac{3}{4}$  des recrues se composaient donc finalement de petits artisans des villes et des villages, de paysans et de valets. Ces chiffres correspondent approximativement à ceux de l'armée française où en moyenne 50 % des soldats venaient des campagnes. Il est cependant impossible d'effectuer ici une séparation exacte entre les artisans ruraux et citadins, puisque la plupart des métiers pouvaient

111 *IBID.* p. 15; B. KROENER, *Les Routes et les Etapes* (voir n. 11) p. 104.

112 R. CHABOCHE, *Le soldat français* (voir n. 9) p. 22.

113 Barbara BEUYS, *Der Große Kurfürst – Der Mann, der Preußen schuf*, Hambourg 1979, p. 18.

aussi bien s'exercer dans les villes que dans les campagnes. Si l'on considère que la moitié des artisans et des valets ont exercé leur métier dans un environnement rural, ce chiffre, augmenté de celui des représentants de la paysannerie, atteint presque 45 %. Un petit nombre des soldats seulement était issu de la haute bourgeoisie citadine (12 %). Parmi eux on retrouve un étudiant qui qualifiait son père de *bourgeois*; un autre avait pour père un *marchand d'Amsterdam*. Venaient ensuite des fourreurs, des drapiers, des orfèvres et des brasseurs de bière. Le nombre de ceux dont les pères exploitaient des auberges en ville est étonnant. Les locaux de recrutement des régiments se trouvaient souvent installés dans les tavernes des petites villes et des hameaux. Les fils de ces aubergistes avaient par conséquent l'occasion de juger par eux-mêmes du comportement et du train de vie des officiers et sergents recruteurs, et il semble qu'ils aient succombé fréquemment à leur propositions. Le pourcentage des fils de grands bourgeois se trouve être, par contre, beaucoup plus élevé chez les membres de la *prima-plana* (état-major du régiment) que parmi les simples soldats. Dans le régiment Truckmiller par exemple, le père du secrétaire régimentaire était maire de la petite ville de Cannstatt près de Stuttgart; le père du cornette réformé était avocat à Stuttgart, tandis que l'un des deux sergents était issu d'une famille d'aubergistes à Paris<sup>114</sup>. Malheureusement les indications concernant l'âge et l'état-civil contenues dans les montres des régiments bavarois présentent de fortes lacunes. Les renseignements concernant l'état-civil font défaut pour 66 % des personnes interrogées. 11 % des simples soldats du régiment Truckmiller disaient être mariés, tandis que 23 % assurèrent être célibataires. Sur les 14 recrues de 1639, dix étaient célibataires et les quatre autres mariées. Ces chiffres, quoique fragmentaires, nous permettent cependant de douter que la majorité des soldats des régiments allemands étaient mariés, tandis que l'historiographie a, jusqu'ici, affirmé le contraire. En France, où par ordonnances royales les recruteurs étaient tenus à engager uniquement des célibataires, la moitié des soldats continuaient cependant à être mariés<sup>115</sup>.

Ces chiffres concernent, bien entendu, seuls les mariages contractés à l'église. Le nombre des couples vivant en concubinage était certainement bien supérieur. En raison des conditions de vie du soldat, celui-ci ne se voyait que trop souvent dans l'obligation de vivre en ménage afin d'avoir ainsi à sa portée quelqu'un pour s'occuper de ses vêtements, préparer la nourriture ou encore lui administrer des soins en cas de maladie. Au cours de la dernière décennie de la guerre, la nécessité d'enrôler des soldats devint de plus en plus pressante, et l'âge des volontaires perdit son importance. Tandis que le rôle de 1639 mentionnait encore l'âge de chaque soldat, le rôle de 1643 ne contient les indications en question que pour 14 des 96 soldats du régiment Truckmiller. En 1647 celles-ci manquaient complètement. Globalement, on peut dresser l'image suivante: il était rare que des jeunes gens encore adolescents,

114 D'autres exemples sont contenus dans la lettre d'un cornette de la Guerre de Trente Ans publié par: J. KUCZYNSKI (voir n. 52) p. 100; P. SÖRENSEN (voir n. 25) p. 594; G. TESSIN (voir n. 65) vol. 13, p. 112-113; A. ERNSTBERGER, *Abenteurer des Dreißigjährigen Krieges. Zur Kulturgeschichte der Zeit*, Erlangen 1963 (Erlanger Forschungen, Reihe A Bd. 15) p. 111.

115 En ce qui concerne les données relevées par R. Chaboche, il faut cependant remarquer que les enquêtes en question ont eu lieu à la fin du service actif, et tiennent par conséquent compte des mariages contractés entre temps. R. CHABOCHE, *Le soldat français* (voir n. 9) p. 24.

c'est-à-dire de moins de 15 ans, soient enrôlés. La liste de 1639 mentionne un soldat qui faisait la guerre depuis l'âge de 15 ans. Celle de 1643 ne nomme que le garçon-tambour déjà mentionné. Ce qui correspondait à une exception dans les contingents réguliers devait être beaucoup plus répandu parmi le personnel de bagage. En 1639, 4 soldats avaient de 18 à 19 ans, en 1643 il n'y en avait plus qu'un. Le groupe ayant 20 à 23 ans était le plus représenté (9 sur 14 en 1643). Peu de soldats avaient dépassé la trentaine (2 en 1639, aucun en 1643). Les officiers subalternes étaient généralement plus âgés, et le sergent de 58 ans que nous avons découvert dans la liste de 1639 constituait certainement une exception. La base statistique concernant les renseignements sur l'âge et l'état-civil est certainement trop incomplète pour en tirer des conclusions générales. Mais comparée aux nombreuses indications fournies par l'étude sur les Invalides, la similitude avec les recherches françaises renforce sérieusement leur crédibilité. On constate, en effet, entre les deux groupes de données, d'étonnantes ressemblances. Ainsi à peine 45 % des invalides français pouvaient répondre de leur état-civil. Env. 50 % d'entre eux s'étaient mariés avant ou durant leur service<sup>116</sup>. Questionnés sur l'âge de leur entrée en service, 24 % répondirent avoir signé leur engagement avant leur vingtième année, 61 % avaient opté pour la vie militaire entre 20 et 30 ans, et 14 % seulement avaient dépassé la trentaine lors de leur recrutement<sup>117</sup>. Les sources bavaroises se trouvent par conséquent confirmées par le résultat des recherches françaises. Pour l'armée suédoise de l'époque, on a pu également relever une structure d'âge à peu près semblable<sup>118</sup>.

Au fond, ces résultats ne sont pas si surprenants. Même dans les armées modernes la moyenne d'âge des militaires du rang devrait être similaire, un peu plus élevée dans les armées de métier, et un peu plus basse dans les armées de *conscription*. L'image courante de l'enfant-soldat de la Guerre de Trente Ans, telle qu'elle nous est transmise par l'historiographie et les auteurs romantiques comme Grimmelshausen ou Conrad Ferdinand Meyer dans «Gustav Adolfs Page», est la fameuse exception qui ne fait que confirmer la règle. De même l'image du vétéran couvert de cicatrices doit-elle aussi être évincée.

Le fait est que la structure interne des armées de la Guerre de Trente Ans était beaucoup plus «normale» que ce que voulait nous faire croire jusqu'ici la littérature et la tradition populaire.

Examinons dans une dernière considération la composition régionale des armées de cette époque, notamment des contingents allemands. Une ancienne conception, telle que Heilmann s'efforçait de nous transmettre, se fondait sur l'internationalisme du mercenariat<sup>119</sup>. Depuis les recherches de A. Hoeniger il apparaît cependant incontestable que la majorité des soldats incorporés dans les régiments de l'ensemble des Etats belligérants (Suède et Saint-Empire) étaient de souche allemande<sup>120</sup>.

Les rôles des régiments bavarois consultés nous permettent de dresser le tableau

116 Ibid., Le soldat français, p. 18.

117 Ibid., Le soldat français, p. 20.

118 H. GAUER, Vom Bauerntum, Bürgertum und Arbeitertum in der Armee, Phil. Diss. Heidelberg 1935, p. 55.

119 J. HEILMANN, Kriegsgeschichte von Bayern, Franken, Pfalz und Schwaben von 1506-1651, 2 vol., Munich 1868, II/2, p. 885.

120 R. HOENIGER, Die Armeen (voir n. 29); H. GAUER (voir n. 118) p. 56; P. SÖRENSEN (voir n. 25) p. 578.

suivant: en 1643, 33 % des engagés étaient originaires des alentours proches du lieu de recrutement. Ces soldats étaient donc enrôlés dans leur pays d'origine. En 1647, leur nombre atteignait 40 %. La situation économique des environs du lieu de recrutement eut une grande influence sur le pourcentage croissant des soldats recrutés. Ortenbourg (1643) et Augsbourg (1647) étaient situés dans des zones extrêmement ravagées par la guerre et ayant subi des pertes de population de 33 à 66 % et au-delà<sup>121</sup>. Il s'agissait par conséquent d'habitants des régions les plus éprouvées par la guerre, qui prenaient le chemin de l'armée lorsqu'on recrutait à proximité de chez eux. Leurs moyens d'existence n'étant plus assurés, la misère contraignait les hommes valides à se faire engager. On pourrait éventuellement objecter que ce n'était que la proximité d'un lieu de recrutement qui attirait la population masculine des alentours. Grâce à une étude approfondie de l'histoire régionale dans le cours de ces dernières décennies, nous sommes heureusement en mesure de déterminer à peu près correctement les pertes de la population par région. Pour plus d'exactitude, il nous faudrait certes analyser scrupuleusement le taux de dépopulation de chaque lieu d'origine des différents soldats. Pour la présente étude, il nous suffit cependant de prendre en considération des zones plus étendues pour aboutir à des résultats tant soit peu exacts. Ainsi 42 % des soldats recrutés en 1643 à Ortenbourg venaient des régions de l'empire ayant perdu pendant la guerre plus des deux tiers de leur population habituelle. En 1647 déjà, la moitié des recrues provenait de ces régions. Après la guerre, ce pourcentage se normalisa au niveau de 29 % (1654)<sup>122</sup>. Il est difficilement imaginable que la « perspective du butin, le jeu, la boisson ou la débauche » aient exercé un quelconque attrait sur ces hommes<sup>123</sup>. Il faut plutôt se rallier à Michel Howard qui décrit le soldat de l'époque comme un homme qui donnait sa vie pour avoir de quoi vivre<sup>124</sup>. Durant la guerre, le nombre de soldats originaires de régions entièrement dévastées allait en augmentant, tandis qu'après la conclusion de la paix en 1648, le relèvement économique qui exigeait de nombreux travailleurs souffrait du manque de main-d'œuvre et fit baisser le nombre des recrues.

Les rapatriements et les déplacements des populations après 1648 ont entraîné un certain équilibre sur le plan du recrutement entre ces soldats originaires de régions entièrement dévastées par la guerre et ceux venant de contrées restées quasi épargnées.

C'est ainsi qu'en 1643, 21 % des soldats venaient de régions ayant perdu jusqu'à 1/3 de leur population; jusqu'en 1647 ce nombre n'augmenta que d'env. 1 % pour monter brusquement à 33 % après la guerre.

En ce qui concerne la composition ethnique des troupes, il faut distinguer entre les différents Etats belligérants et leurs contingents. En plus des traditionnels régiments

121 Ces données ainsi que les suivantes concernant l'évolution de la population sont tirées d'une carte basant sur les études de G. FRANZ, *Der Dreißigjährige Krieg*, op. cit. et E. KAYSER, *Bevölkerungsgeschichte Deutschlands*, Leipzig 1943, dans: *Völker, Staaten und Kulturen. Ein Kartenwerk zur Geschichte*. Braunschweig sans date (1960).

122 Voir chez G. TESSIN (voir n. 65) vol. 13, p. 111, la montre d'un régiment recruté dans le landgraviat de Hesse-Darmstadt pour la couronne de Suède.

123 A. DOREN, dans: K. WEULE, et alt., *Kulturgeschichte des Krieges*, Leipzig 1916, p. 75-76.

124 M. HOWARD, *Der Krieg in der europäischen Geschichte. Vom Ritterheer zur Atomstreitmacht*, Munich 1981, p. 54.

suisses, le roi de France disposait en outre de régiments irlandais, polonais, italiens et surtout allemands. Chez ces derniers, il s'agissait de régiments de l'ancienne armée de Weimar, demeurés au service royal. Après la mort du duc, ils furent appelées *troupes allemandes au service du roy*. En France les débuts d'une étatisation du pouvoir militaire centralisé datent déjà des premières années après la mort de Louis XIII. A l'opposé des contingents impériaux, le roi de France s'efforçait d'éviter un mélange de nationalités parmi ses régiments. La grande diversité ethnique à l'intérieur des troupes impériales était la conséquence inéluctable de l'héritage historique de l'ensemble de l'empire des Habsbourg. Un grand nombre de groupes ethniques qualifiés d'étrangers par la recherche historique du 19<sup>e</sup> siècle était cependant, au sens juridique du 17<sup>e</sup> siècle, encore des sujets du Saint-Empire.

Si l'on procède, sous cet aspect, à une analyse de la composition ethnique des régiments impériaux, on s'aperçoit que l'on qualifiait de Bourguignons, de Lorrains et parfois aussi de Français, des soldats originaires des régions frontalières en dislocation à l'Ouest de l'Empire. De la frontière militaire du Sud-Est provenaient des Croates, des Hongrois ainsi que des Turcs. Les soldats en provenance de la Bohême étaient parfois, eux aussi, enregistrés dans les montres comme membres d'une communauté nationale propre. L'héritage hispano-habsbourgeois comptait aussi, en plus des Ibéro-Espagnols et des Siciliens, quelques soldats désignés généralement comme *Italiens*. Parmi eux il y avait également des ressortissants des républiques de Gênes et de Venise, tandis que venaient en outre de la *Serenissima* des chrétiens de Dalmatie et de Grèce. On trouvait aussi des soldats du *patrimonium Petri* ainsi que des recrues venues du vice-royaume espagnol de Naples. Les soldats polonais représentaient un groupe particulier. Ils servaient dans la cavalerie légère comme défenseurs de la foi catholique et env. 40 ans plus tard, par leur bravoure, sauvèrent en dernière extrémité Vienne, capitale de l'Empereur. A leurs côtés on trouvait quelques Ecossais et Irlandais<sup>125</sup>. Parmi les troupes suédoises on trouvait par contre un plus grand nombre de soldats venant d'Ecosse et d'Angleterre et on pouvait retrouver des Irlandais dans quelques régiments français<sup>126</sup>. Il est étonnant de constater l'emploi restreint de Finlandais et de Suédois engagés sur les champs de bataille allemands. La faible densité de la population suédoise ne permettait que l'occupation de la côte, c'est-à-dire de la zone d'intérêt immédiate le long de la mer du Nord et de la Baltique. Tandis que du vivant du roi Gustave-Adolphe le pourcentage des Suédois dans la cavalerie légère n'était pas sans importance, ces derniers avaient presque totalement disparu vers la fin de la guerre. La raison de cette disparition n'est pas uniquement due à la perte en hommes, mais résulte également de l'accroissement des unités de cavalerie, renforcées par des cavaliers allemands. Contrairement à l'infanterie, ces unités dispo-

125 Au sujet des régiments weimariens, voir A. GONTZENBACH, *Der General Hans Ludwig von Erlach von Castelen*, 3 parties, Berne 1880-1882; P. GOUHIER, *Mercenaires irlandais au service de la France*, dans: *Rev. d'hist. mod. et contemp.* 15 (1968) p. 672 et suiv.; R. CASTELLA DE DELLEY, *Le Régiment des gardes suisses au service de la France (1616-1792)*, Fribourg (Suisse) 1964; E. SCHMIDHOFER, *Das irische, schottische und englische Element im kaiserlichen Heer*, Phil. Diss. Vienne 1971.

126 H. GAUER (voir n. 118) p. 56; En 1632 env. 10000 Ecossais se trouvaient au service de la Suède. Vers la fin de la Guerre de Trente Ans ils cessèrent d'être employés dans les régiments de ce pays.

saient d'un rayon d'action plus vaste qui leur donnait la possibilité, même durant le manque de ravitaillement qui marqua les dernières années de la guerre, de se procurer les denrées indispensables à leur survie<sup>127</sup>.

L'examen des régiments bavarois de la Ligue montre que ceux-ci, sur le plan ethnique, étaient relativement plus homogènes que les régiments impériaux, français ou suédois. Ainsi 8% seulement des soldats du régiment de dragons Truckmiller étaient qualifiés (selon le point de vue bavarois) d'étrangers. On ne retrouve même aucun étranger parmi les recrues de 1647. Par contre la *prima plana* qui comprenait les officiers de l'état-major était plus internationale. Sur 9 officiers et officiers subalternes du régiment Truckmiller un tiers était d'origine française, danoise et néerlandaise.

On ne peut guère qualifier de «mercenariat international» la troupe disparate de soldats vagabonds traversant l'Europe de part et d'autre et signant des engagements là où ils en espéraient le plus grand profit. La diversité des nationalités au sein des armées de l'époque n'était au contraire que la forme tangible des contrats bilatéraux où les subsides étaient remplacés par des vies humaines. Ainsi l'empereur Ferdinand II obtint-il de son cousin espagnol la permission de recruter une partie de ses troupes dans le royaume de Naples, et pour Anne d'Autriche, Mazarin mit sur pied deux régiments qu'il fit recruter en Italie du nord<sup>128</sup>. Des *condottieri* locaux tels que le marquis di Grana, au service de l'Empereur, ou Magalotti sur ordre de Mazarin, firent installer des lieux de recrutement et enrôler les soldats nécessaires. Leur connaissance de la structure sociale des lieux, leurs relations avec les seigneurs locaux et les autorités leur étaient d'un grand avantage. L'origine sociale des soldats étrangers ne différait certainement pas beaucoup de ce que nous avons pu constater au sujet des recrues allemandes et françaises. Ici également les soldats provenaient de régions économiquement faibles.

Les contingents groupés encore selon le point de vue ethnique se voyaient dirigés par la «route espagnole» vers les points chauds du conflit. Ils se trouvèrent décimés par des épidémies, des désertions et des combats qui entraînèrent finalement la dissolution de différentes compagnies. Le restant des soldats fut souvent intégré dans les compagnies allemandes.

Cette tentative de forger une histoire sociale du soldat de la Guerre de Trente Ans et, que cela soit souligné ici une nouvelle fois, ne veut nullement contester ni les énormes pertes en biens et en personnes de la guerre, ni minimiser les exactions des troupes. Le but de cette étude est au contraire de démontrer que les sources disponibles expliquent les raisons qui ont déterminé le comportement des soldats. Pour cela il est nécessaire de procéder à une analyse précise des conditions de vie particulières auxquelles les soldats se voyaient confrontés au cours de la guerre. Le ravitaillement, qui ne garantissait au soldat que rarement le minimum vital, permet de mieux comprendre le comportement de celui-ci envers la population civile et peut-être même de l'excuser plus facilement. A ce sujet, il faut également rechercher les responsables de ce manque de nourriture. La recherche devra s'intéresser particulièrement aux divers groupes sociaux qui ont profité de la guerre et de la misère des

127 P. SÖRENSEN (voir n. 25) p. 578; B. KROENER, *Les Routes et les Etapes* (voir n. 11) p. 172.

128 P. GUTH, *Mazarin - Frankreichs Aufstieg zur Weltmacht* Francfort 1973, p. 504.

soldats dans le but de s'enrichir. Les chefs de régiments et les capitaines, dont les pratiques douteuses en affaires ont été mises à jour par l'historien Fritz Redlich, ne formaient que la surface d'une vaste couche de capitalistes opérant selon la maxime: plus le ravitaillement vient à manquer, plus nos bénéfices augmentent. Quelques banqueroutes spectaculaires ne doivent pas nous faire perdre de vue les profits, quoique petits mais néanmoins lucratifs pour l'intéressé. En tout cas cette façon de s'enrichir s'effectuait aux dépens de ceux qui ne disposaient que de leurs bras. Ainsi ce furent non seulement la population rurale et les petits artisans des villes, mais également les couches militaires inférieures qui étaient, de par leur origine sociale, les véritables victimes de la guerre.

L'historiographie a cependant refusé d'admettre jusqu'à ce jour que le soldat avait été non seulement le coupable mais également la victime. Il faut retenir finalement qu'au cours de la deuxième moitié du 17<sup>ème</sup> siècle, l'armée permanente se recrutait parmi les cadres de la Guerre de Trente Ans, de sorte que l'année 1648, en tant que limite d'une époque de l'histoire militaire, devra faire l'objet d'un examen, ou du moins sur le plan socio-économique. Il est certain que les résultats présentés sous forme de thèses dans cette courte esquisse ne peuvent remplacer une étude approfondie sur le sort du soldat au cours de cette guerre dévastatrice. Mais si elle pouvait contribuer à libérer l'image du soldat de quelques clichés négatifs, vieux de plus de 350 ans, cette étude aurait largement atteint son objectif.